

LA fiancée DU SURMELIN #4

SÉBASTIEN WEBER & ÉLODIE COTIN

chanson d'Élodie COTIN et Lou MARY

DIABLE À 4 PATTES – AVRIL 2019

LA fiancée DU SURMELIN #4

PERSONNAGES

EUGÉNIE, *impératrice* Élodie Cotin
AUGUSTE-ADRIEN FOIRENPEU DE LA BROUETTE,
compositeur Jean-Pierre Ducos
RASTAGNAC, *préfet du Surmelin* Raphaël Dubois
SOUILLETTE, *calamiteux rossignol* Lou Mary
IL MAESTRO, *pianiste* Vincenzo Mingoia
LOUIS NAPOLÉON III, *empereur* Christian Termis

JACQUEMOT, *directeur de La Gazette du Surmelin*
MALAFERTE, *journaliste à La Gazette du Surmelin*
M^{ME} TOURVELLE, *secrétaire à La Gazette du Surmelin*
M^{ME} MERTEUIL, *secrétaire à La Gazette du Surmelin*
GUÉGUEN, *ouvrière typographe à La Gazette du Surmelin*
CLAIRMONT, *ouvrier encreur à La Gazette du Surmelin*
DESTOUCHE, *ouvrier compositeur à La Gazette du Surmelin*
M^{ME} VALMONT, *gouvernante du château des Écossières*
ANTOINETTE }
ÉGLANTINE } *aubergistes*
CAMILLE, *commis d'Églantine*

MARIE DE L'ESPÉRANCE
 MARIE DE L'ENDURANCE
 MARIE DE L'INFÉRENCE
 MARIE DE LA REMONTRANCE
 MARIE DE LA DÉFÉRENCE
 MARIE DE LA DÉSHÉRENCE

} *religieuses*

LAMBERT, *capitaine de gendarmerie*

PARAPON }
 CASTANER } *gendarmes*

FANCHE, *garde-chasse* Antoine
 HILDEGARDE, *épouse de Fanche* Jessica
 ANATOLE, *fil de Fanche et Hildegarde* Ewan
 RÉMI, *fil de Fanche et Hildegarde* Nolan
 COLETTE, *fille de Fanche et Hildegarde* Emma
 LOUISE, *fille de Fanche et Hildegarde* Isis
 MARGUERITE, *fille de Fanche et Hildegarde* Cali
 M^{ME} LESCAUD, *mère de famille* Isabelle
 MANON, *fille de M^{me} Lescaud* Océane
 HUBERT, *instituteur* Rémi
 MARINETTE, *amatrice de champignons* Francine
 JACQUOTTE, *amatrice de champignons* Josie
 CLÉMENCE, *amatrice de champignons* Catherine
 MADELEINE, *amoureuse d'Antonin* Malia

| | |
|--|---|
| ANTONIN, amoureux de Madeleine | Matteo |
| RAOUL, frère de Madeleine | |
| GEOFFROY LÉON, charcutier | Florent |
| GEORGETTE LÉON, charcutière | Cécile |
| GILLES, fils de charcutiers | Gilles |
| JUSTIN, fils de charcutiers | Justin |
| ERNEST, ours apprivoisé de Souillette | |
| BELETTE | } amis sylvestres et marécageux de Souillette |
| CERF | |
| BICHE | |
| FAONS | |
| GRENOUILLE | |
| CANARD | |
| GASTON | } vendeurs à la criée concurrents |
| LILI | |
| JEANNOT, tueur de lapins | Yohan |
| YVETTE, tueuse de lapins | Solange |
| ROBERT, tueur de lapins | Jean-Pierre |
| LAPINS, lapins en clapier | différents enfants de l'école |
| PHILIPPINE, domestique | Manon Martin |
| MARIE-JULIENNE DUPEU, cuisinière bretonne .. | Sylviane Carnoye |
| PÉGASE, nabot de cheval | Petit Pouce |

CARABISTOUILLES ET CORYPHÉES

AVANT TOUT...

Dans les bureaux de La Gazette du Surmelin, la secrétaire, M^{me} Tourvelle, reçoit les derniers annonceurs, cependant que Guéguen termine de composer quelque article. Entre M^{me} Valmont, gouvernante du château des Écossières où le couple impérial s'apprête à passer le temps de son séjour dans la vallée du Surmelin.

M^{ME} VALMONT, à M^{me} Tourvelle. – Bonsoir, madame.

M^{ME} TOURVELLE ET M^{ME} MERTEUIL. – Bonsoir, M^{me} Valmont.

M^{ME} VALMONT. – C'est pour une annonce.

M^{ME} MERTEUIL. – Oh, je suis désolée, M^{me} Valmont, mais je crois qu'il n'est plus temps, nous sommes sur le point de mettre sous presse...

M^{ME} VALMONT. – C'est de la plus haute importance.

M^{ME} TOURVELLE. – Oh, bien sûr, certainement, je n'en doute pas, oui, mais là...

M^{ME} VALMONT. – De la plus haute importance.

M^{ME} MERTEUIL. – Tout à fait, mais...

M^{ME} VALMONT. – L'empereur.

M^{ME} TOURVELLE ET M^{ME} MERTEUIL. – L'empereur ?

M^{ME} VALMONT. – Sa femme.

M^{ME} TOURVELLE ET M^{ME} MERTEUIL. – Eugénie ?

M^{ME} VALMONT. – Et le petit prince. Ils seront au château dès ce soir.

M^{ME} TOURVELLE. – Au château ? Au château des... ?

M^{ME} VALMONT. – Au château des Écossières. Dès ce soir.

M^{ME} MERTEUIL. – L'empereur, sa femme et le petit prince, au château ?

M^{ME} VALMONT. – Dès ce soir.

M^{ME} TOURVELLE. – Mais...

M^{ME} VALMONT. – L'opérette.

M^{ME} MERTEUIL. – L'opérette !

M^{ME} VALMONT. – Six heures, ce matin, un télégramme : « Nous ferez-vous l'honneur de bien vouloir nous accueillir dans votre domaine le temps de ses répétitions ? » Et cætera, et cætera. La comtesse est dans tous ses états, vous pensez bien.

M^{ME} TOURVELLE. – Ah, je pense bien, oui. Je me mets à sa place.

M^{ME} VALMONT. – Là-dessus, Caillette, la cuisinière.

M^{ME} MERTEUIL ET M^{ME} TOURVELLE. – Quoi ?

M^{ME} VALMONT, *montrant son index*. – Son index. Un panaris.

M^{ME} TOURVELLE ET M^{ME} MERTEUIL. – Oh !

M^{ME} VALMONT. – « Le » panaris. Une torche. Un bec de gaz.

M^{ME} TOURVELLE ET M^{ME} MERTEUIL. – Seigneur !

M^{ME} VALMONT. – Oui. Et sans elle, c'est œuf au plat, jambon cru et une pomme pour le dessert.

M^{ME} MERTEUIL. – Ah, c'est sûr, c'est frugal, pour un empereur. Même pas un petit bout de poulet...

M^{ME} VALMONT. – Une cuisinière. Il me faut une cuisinière avant midi. Je paierai trois fois le prix de l'annonce s'il le faut, il me faut une cuisinière avant midi.

M^{ME} TOURVELLE. – Écoutez, eh bien, je...

M^{ME} GUÉGUEN, à M^{me} Valmont. – Oubliez l'annonce, M^{me} Valmont. J'ai ce qu'il vous faut.

M^{ME} VALMONT. – Oui ?

M^{ME} GUÉGUEN. – Ma cousine.

M^{ME} VALMONT. – Plaît-il ?

M^{ME} GUÉGUEN. – Ma cousine.

M^{ME} VALMONT. – Votre cousine ?

M^{ME} GUÉGUEN. – Une cuisinière en or.

M^{ME} VALMONT. – Vraiment ?

M^{ME} GUÉGUEN. – Vingt ans au service du curé de Rosnay.

M^{ME} VALMONT. – Le curé de... ?

M^{ME} GUÉGUEN. – Rosnay. La meilleure table de l'évêché. Gourmet parmi les gourmets. Pauvre homme, si ce n'est pas malheureux ! Vous avez lu la nouvelle tantôt dans le journal ? Il a pris le clocher de son église sur le coin de la margoulette. Pauvre de lui. Si bien que ma cousine, bon, hein, hop, voilà, chômage. D'où qu'elle est chez moi. Et qu'elle cherche à s'embaucher.

M^{ME} VALMONT. – Hum.

M^{ME} GUÉGUEN. – En or. En or !

M^{ME} VALMONT. – Hum. Vous êtes Bretonne ?

M^{ME} GUÉGUEN. – Hé ! Bretonne de père en fils. Et fier de l'être.

M^{ME} VALMONT. – Hum hum. Et votre cousine ?

M^{ME} GUÉGUEN. – Idem, pardi ! Sauf que de mère en fille de par le fait.

M^{ME} VALMONT. – Hum.

M^{ME} GUÉGUEN. – Eh bien quoi ?

M^{ME} VALMONT. – J'espère que ses talents de cuisinière ne se résument pas à la galette et l'andouillette. La Bretagne, n'est-ce pas...

M^{ME} GUÉGUEN. – Grand dieux ! Grands dieux, non ! Une cuisinière hors pair ! En or, vous dis-je !

M^{ME} VALMONT. – Des spécialités ?

M^{ME} GUÉGUEN. – Euh... Euh... Les sauces, les sauces ! Tenez, une sauce au roquefort – ah, divine !

M^{ME} VALMONT. – Hum hum. Le gibier ? Les volailles ? Le poisson ?

M^{ME} GUÉGUEN. – Tout. Tout, tout, tout. Tout à la perfection. Tout. Vous ne trouveriez pas mieux à Paris, je vous le garantis.

M^{ME} VALMONT. – Hum hum.

M^{ME} GUÉGUEN. – D'ailleurs, à Paris, n'est-ce pas, tous les cuisiniers, hein ? Bon.

M^{ME} VALMONT. – Hum hum.

M^{ME} GUÉGUEN. – Je vous l’envoie. Sur le champ.

Un temps.

M^{ME} VALMONT. – Bon. Je vous fais confiance. Mais vous me connaissez? Je sais concevoir autant de rancune que de reconnaissance.

M^{ME} GUÉGUEN. – Aucun problème. Enchantée, vous allez être enchantée. Et l’empereur, et sa femme, et le petit prince, et tutti quanti, et tout le monde, tout le monde, tout le monde enchanté.

M^{ME} VALMONT. – Bien. Qu’elle se présente au château le plus vite possible.

M^{ME} GUÉGUEN. – Elle est déjà en route. (*Saluant.*) M^{me} Valmont. Et kenavo, hein, comme on dit chez nous. (*M^{me} Valmont sort. Un temps.*) Ah, une bonne chose de faite. Ça fait six mois, six mois qu’elle est à la maison et moi, les galettes à l’andouillette, hein? Bien. Bon, je cours jeter ma cousine à la porte, et si le directeur revient, vous lui dites, euh, vous lui dites, euh... Ma foi, vous trouverez bien quoi lui dire. Merci, mesdames.

M^{me} Guéguen sort. Entre Clairmont.

CLAIRMONT, à M^{me} Tourvelles. – Eh bien, où est Guégen? Elle nous plante comme ça en plein travail...

M^{ME} MERTEUIL. – Elle vient de sortir. Une cousine.

CLAIRMONT. – Une cousine? Ah, l’animal, elle ne manque pas d’air.

Entrent S^r Marie de l'Espérance, S^r Marie de l'Endurance, S^r Marie de l'Inférence, S^r Marie de la Remontrance, S^r Marie de la Déférence et S^r Marie de la Déshérence.

S^R MARIE DE L'ESPÉRANCE, à Clairmont. – C'est ici? C'est ici?

S^R MARIE DE L'ENDURANCE, à M^{me} Tourville. – C'est là? C'est là?

S^R MARIE DE L'INFÉRENCE. – J'en suis! J'en suis!

CLAIRMONT. – Mais, mes sœurs, mais...

S^R MARIE DE LA REMONTRANCE. – Où faut-il signer? Je suis prête, je suis prête!

S^R MARIE DE LA DÉFÉRENCE. – Moi aussi, je suis prête, j'ai senti l'appel, je l'ai senti! Ah! Ah!

S^R MARIE DE LA DÉSHÉRENCE, *vocalisant l'arpège de do majeur*. – ♪ Do mi sol do sol mi do! ♪

S^R MARIE DE L'ESPÉRANCE, *vocalisant l'arpège de ré^b majeur*. – ♪ Ré^b fa la^b ré^b la^b fa ré^b! ♪

S^R MARIE DE L'ENDURANCE, *vocalisant l'arpège de ré majeur*. – ♪ Ré fa[#] la ré la fa[#] ré! ♪

S^R MARIE DE L'INFÉRENCE, *vocalisant l'arpège de mi^b majeur*. – ♪ Mi^b sol si^b mi^b si^b sol mi^b! ♪

CLAIRMONT. – Mes sœurs, mes sœurs!

S^R MARIE DE LA REMONTRANCE, *vocalisant l'arpège de mi majeur*. – ♪ Mi sol[#] si mi si sol[#] mi! ♪

S^R MARIE DE LA DÉFÉRENCE, *vocalisant l'arpège de fa majeur*. – ♪ Fa la do fa do la fa! ♪

S^R MARIE DE LA DÉSHÉRENCE, *vocalisant l'arpège de sol^b majeur*. – ♪ Sol^b si^b ré^b sol^b ré^b si^b sol^b! ♪

CLAIRMONT. – Que vous arrive-t-il? Mes sœurs? Sœur Marie de l'Espérance?

S^R MARIE DE L'ESPÉRANCE. – Nous venons pour chanter!

CLAIRMONT. – Chanter?

S^R MARIE DE L'ENDURANCE. – Chanter! De toute notre âme!

CLAIRMONT. – Mais... Mais...

S^R MARIE DE L'INFÉRENCE. – Depuis cette messe de M^{gr} Legranloup – qui danse, ah, qui danse, ah la la! –, nous n'aspérons plus qu'à faire partie des chœurs des l'opérette!

CLAIRMONT. – L'opérette?

S^R MARIE DE LA REMONTRANCE. – L'opérette du Surmelin! La fiancée du Surmelin! Nous avons lu l'annonce dans le journal.

CLAIRMONT. – Ah oui, l'annonce, oui mais...

S^R MARIE DE LA DÉFÉRENCE. – « Les auditions sont ouvertes dès aujourd'hui! Venez nombreux! » Et voilà, nous sommes là!

CLAIRMONT. – Ah oui, mais c'est-à-dire que...

S^R MARIE DE LA DÉSHÉRENCE. – ♪ Transsubstantiation, miracle est ton nom! ♪ Deux, trois...

TOUTES LES SŒURS. –

♪ C'est un grand cru

Qui l'eût cru ?
Il est tannique
Comme un cantique ! ♪

CLAIRMONT. – Mes sœurs, mes sœurs, vous faites erreur !

S^R MARIE DE L'ESPÉRANCE. – Comment ça, erreur ?

S^R MARIE DE L'ENDURANCE. – Erreur ? Mais non, c'est impossible !

S^R MARIE DE L'INFÉRENCE. – C'est Dieu qui nous guide !

S^R MARIE DE LA REMONTRANCE. – La bible !

S^R MARIE DE LA DÉFÉRENCE. – Les évangiles !

S^R MARIE DE LA DÉSHÉRENCE. – ♪ Alléluia ! ♪

S^R MARIE DE L'ESPÉRANCE. – Jacques, 5-13...

S^R MARIE DE L'ENDURANCE. – « Quelqu'un est dans la joie ?
Qu'il chante ! »

S^R MARIE DE L'INFÉRENCE. – « Exhortez-vous les uns les
autres par des chants ! »

S^R MARIE DE LA REMONTRANCE. – Colossiens, 3-16 !

S^R MARIE DE LA DÉFÉRENCE. – Exode, 15-21...

S^R MARIE DE LA DÉSHÉRENCE. – « Chantez à l'éternel, car il
fait éclater sa gloire ! »

CLAIRMONT. – Oui, enfin, mais non, pas ce genre d'erreur...

S^R MARIE DE L'ESPÉRANCE. – Mais quelle erreur, alors ?

S^R MARIE DE L'ENDURANCE. – Pas de musique ?

S^R MARIE DE L'INFÉRENCE. – Plus d'opérette ?

S^R MARIE DE LA REMONTRANCE. – Pas d’audition ?

CLAIRMONT. – Mais si, mais si, mais les auditions n’ont pas lieu au journal. Elles se déroulent ailleurs.

S^R MARIE DE LA DÉFÉRENCE. – Mais où donc ?

S^R MARIE DE LA DÉSHÉRENCE. – Où ça ? Où ça ?

CLAIRMONT. – Au château.

S^R MARIE DE L’ESPÉRANCE. – Au château des Écossières ?

CLAIRMONT. – Là même.

S^R MARIE DE L’ESPÉRANCE, *aux autres sœurs*. – Le château des Écossières... Mes sœurs, en route. Allez, en route ! Deux, trois...

TOUTES LES SŒURS, *en sortant précipitamment*. –

♪ C’est un grand cru
Qui l’eût cru ?
Il est tannique
Comme un cantique ! †

CLAIRMONT. – Mais c’est que ça a l’air drôlement bien, cette audition. Je vais aller y faire un saut. (*À M^{me} Tourvelle.*) Si le directeur revient, vous lui dites, euh, vous lui dites, euh... Ma foi, vous trouverez bien quoi lui dire. Merci, M^{me} Tourvelle.

Clairmont sort. Entre Destouche.

DESTOUCHE, *à M^{me} Tourvelle*. – Eh bien, où est Clairmont ? Il monte voir où est M^{me} Guégen et il me plante là en plein travail...

M^{ME} MERTEUIL. – Il vient de sortir. Des sœurs.

DESTOUCHE. – Des sœurs? Ah, il ne manque pas d'air, l'animal!

Entrent Antoinette, Églantine et Camille.

ANTOINETTE, *brandissant la dernière édition de La Gazette du Surmelin, à Destouche et M^{me} Tourvelle.* – Il y a une erreur. Vous avez fait une erreur.

DESTOUCHE. – Comment, quoi, une erreur?

ÉGLANTINE, *montrant un passage du journal.* – Vous avez fait une erreur, là.

DESTOUCHE. – Écoutez, je suis pressé...

ANTOINETTE. – Là, là, là, ici, là.

CAMILLE. – Ici. Là. L'édition d'hier.

ÉGLANTINE. – Oui, là, ici, là, là, là, là.

DESTOUCHE. – « Ici, là, là »... Mais oui, mais où, mais quoi? Qu'est-ce que vous racontez?

ANTOINETTE. – Ici. Là. Six francs.

DESTOUCHE. – Six francs?

CAMILLE. – Six francs!

ÉGLANTINE. – Six francs!

DESTOUCHE. – Oui, bon, eh bien, quoi, six francs?

ANTOINETTE. – Six francs. Six francs une bouteille d'eau. Ce n'est pas une erreur, ça? Ce n'est pas une coquille, six francs une bouteille d'eau?

DESTOUCHE, *cherchant dans le journal*. – Une coquille, une coquille...

CAMILLE. – Et encore, coquille, à une lettre près, on n'est pas loin que ce soit une...

ANTOINETTE. – ♪ Coquille, coquille, coquille! ♪

DESTOUCHE, *à Églantine, à propos d'Antoinette*. – Qui est-ce ?

ÉGLANTINE. – Ma cousine.

DESTOUCHE. – Elle est Bretonne ?

ÉGLANTINE. – Quoi ? Mais non, elle n'est pas Bretonne. Qu'est-ce que vous racontez ? Ne vous débinez pas. C'est quoi, ça, cette bouteille d'eau à six francs ?

ANTOINETTE. – ♪ Six francs, six francs, six francs ! ♪

DESTOUCHE. – Oui, oui, bon, bon ! (*Ayant relu le passage du journal.*) Ah, non, non, il n'y a pas d'erreur. Aucune erreur. Ce sont les prix. Ce sont les tarifs.

ANTOINETTE. – Les prix ? Les tarifs ? Les tarifs de quoi ? Les tarifs de qui ?

DESTOUCHE. – Les tarifs de l'eau.

ÉGLANTINE. – Les tarifs de l'eau ? Établis pas qui ?

DESTOUCHE. – Établis... Établis... Établis, mais par... Mais par...

ANTOINETTE. – ♪ Avoue, avoue, avoue ! ♪

CAMILLE. – ♪ Avoue, avoue, avoue ! ♪

M^{ME} TOURVELLE. – Voulez-vous que j'aille prévenir les gendarmes, M. Destouche ?

ÉGLANTINE, à *M^{me} Tourvelle*. – Oui, c'est ça, courez chercher les gendarmes. Il y a des voleurs à arrêter, du scélérat, de l'escroc, de l'aigrefin !

ANTOINETTE, *secouant Destouche*. – ♪ Avoue ! Avoue ! Avoue encore ! ♪

DESTOUCHE, à *Églantine*. – Mais débarrassez-moi de cette folle, enfin ! Faites quelque chose !

CAMILLE. – ♪ Parlez ! Parlez ! ♪

ANTOINETTE. – Qui a établi ces tarifs ? Hein ? Qui vend cette eau ? Six francs la bouteille.

DESTOUCHE. – Eh bien, c'est écrit là.

ÉGLANTINE. – Où ?

DESTOUCHE. – Ici, là, en tout petit. La « Rastagneau Compagnie ».

ÉGLANTINE. – Quoi ?

ANTOINETTE & CAMILLE. – ♪ Parlez, parlez, parlez plus fort ! ♪

DESTOUCHE. – Mais enfin lâchez-moi ! Comment voulez-vous que je parle si vous me secouez comme un prunier chaque fois que j'ouvre la bouche ?

ANTOINETTE & CAMILLE. – Euh...

DESTOUCHE. – Ah, mais non mais ! La « Rastagneau Compagnie ».

ÉGLANTINE. – La « Rastagneau Compagnie » ?

DESTOUCHE. – La compagnie de Rastagnac.

ANTOINETTE. – Le préfet ?

M^{ME} TOURVELLE, à *Églantine*. – Lui-même. C'est lui qui possède les dernières sources de la région. Les autres, ils les a vendues à Paris, en même temps que l'eau du Surmelin. Et comme il a obtenu du gouvernement l'exclusivité du marché pour notre approvisionnement en eau, eh bien voilà, c'est lui qui fixe les prix.

DESTOUCHE, à *Églantine*. – La loi du marché.

ÉGLANTINE. – La loi du marché ?

DESTOUCHE. – Oui.

ANTOINETTE. – Six francs, une bouteille d'eau...

DESTOUCHE. – Oui... Bon, maintenant, si vous voulez bien nous laisser, nous avons du travail.

ÉGLANTINE. – La loi du marché. Il est temps qu'on la chante, cette opérette, et qu'on nous rende nos eaux. (*À Antoinette et Camille.*) Allez, venez, vous deux. La loi du marché...

Églantine, Antoinette et Camille sortent.

DESTOUCHE. – Je vous jure, quelle bande d'excités. Je t'en ficherais, des cousines, moi. Bon, ils sont où, les deux autres, là ? Je vais les chercher.

Comme Destouche va pour sortir, entrent, en trombe et passablement agités, Jacquemot et Malaferte, qui le repoussent à l'intérieur.

JACQUEMOT. – Stop! Arrêtez tout! Arrêtez tout! Bloquez les rotatives! Appelez les coursiers! Convoquez la rédaction! Cellule de crise! On reprend tout de zéro. Édition spéciale, numéro exceptionnel!

MALAFERTE. – Exceptionnel!

JACQUEMOT. – « Disparition mystérieuse dans le Surmelin. »

MALAFERTE. – Ah oui! Ou, ou : « La fiancée du Surmelin a disparu ».

JACQUEMOT. – Ah oui, ça c'est bon, ça, c'est excellent, ça, Malaferte. Notez, notez, notez! Ah, ça me vient, ça me vient!
« La forêt de notre belle vallée a-t-elle été le théâtre d'un drame affreux? »

MALAFERTE. – « D'un drame horrible » ?

JACQUEMOT. – Oui, c'est ça, « ... d'un drame horrible », oui. Notez, notez. « Alors que l'empereur, virgule, sa femme et le petit prince, virgule... »

MALAFERTE. – « ... virgule... »

JACQUEMOT. – « ... sont sur le point d'arriver dans le pays pour assister aux auditions de l'opérette composée en leur honneur... »

MALAFERTE. – « Par Auguste-Adrien Foirenpeu de la Brouette » ?

JACQUEMOT. – Oui, oui...

MALAFERTE. – « Et M^{lle} Adrienne Pauly » ?

JACQUEMOT. – Oui, oui. « ... virgule, et que chacun s'exerce au chant lyrique pour complaire à l'empereur, virgule... »

MALAFERTE. – « Les sœurs » ?

JACQUEMOT. – Oui, « Les sœurs, virgule... »

MALAFERTE. – « ... les pompiers » ?

JACQUEMOT. – « ... les pompiers », oui, « virgule... »

MALAFERTE. – « ... les écoliers » ?

JACQUEMOT. – « ... les écoliers », oui, « virgule... »

MALAFERTE. – « ... les ouvriers » ?

JACQUEMOT. – Oui, « ... les ouvriers et toutes les bonnes volontés de nos villages... » « ... virgule... »

MALAFERTE. – « ... villages, virgule... »

JACQUEMOT. – « ... notre grand reporter en mission spéciale... »

MALAFERTE. – « ... mission spéciale... » C'est vous, ça.

JACQUEMOT. – « ... vient d'apprendre de source sûre que Souillette, l'aimable simplette à la voix d'ange qui vit dans les marais parmi les loutres et les grenouilles et qui doit assurer le premier rôle féminin dans *La fiancée du Surmelin*, virgule, n'a plus donné signe de vie depuis plusieurs jours. »

MALAFERTE. – « Point. »

JACQUEMOT. – « De plus... »

MALAFERTE. – « ... virgule... »

JACQUEMOT. – « ... des signes de lutte sont encore visibles à l'endroit de son gîte ordinaire, deux points... »

MALAFERTE. – « ... toc toc... »

JACQUEMOT. – « ... des traces de sang indiquent que Ernest, l'ours apprivoisé de Souillette, a été blessé, sinon tué, au cours de l'affrontement. » Point à la ligne.

MALAFERTE. – Pfuut !

JACQUEMOT. – « Qui point d'interrogation ? Qui peut avoir intérêt à la disparition de Souillette à l'heure où s'engage dans la vallée du Surmelin cette bataille musicale dont l'issue déterminera que nos eaux nous seront rendues ou pas point d'interrogation ? La barbarie d'un tel enlèvement révulse le cœur de tous les hommes bien nés et virgule à l'heure où nous écrivons ces lignes virgule les habitants s'apprêtent à battre les bois pour retrouver leur rossignol bien aimé ainsi que son compagnon plantigrade et... – plantigrade point à la ligne. »

MALAFERTE. – Pfout !

JACQUEMOT. – « Surmelinois, Surmelinoise, non, non, non... »

MALAFERTE. – Euh, trois fois « non » ou non, pas « Surmelinois, Surmelinoise » ?

JACQUEMOT. – « Surmelinois, Surmelinoise, non, non, non, la main féroce de la tyrannie invisible ne broiera pas la liberté chérie dont jusques au fond de ton âme altière et farouche tu es épris point – d'exclamation. » (*Un temps.*) Et voilà. « De notre correspondant, Philippon-Marcellin Jacquemot », et cætera, et cætera. Guéguen, vous nous enlevez tout ce qui traîne en première page... (*Appelant.*) Guéguen !

M^{ME} TOURVELLE. – M. Guéguen est sorti, M. le directeur.

DESTOUCHE. – Une cousine.

JACQUEMOT. – Une cousine ? (*Appelant.*) Clairmont !

M^{ME} TOURVELLE. – M. Clairmont est sorti, M. le directeur.

DESTOUCHE. – Des sœurs.

JACQUEMOT. – Des sœurs ? (*Appelant.*) Destouche !

DESTOUCHE. – Je suis là, M. le directeur.

JACQUEMOT, à *Destouche*. – Bon, vous avez entendu? Vous enlevez tout ce qui traîne en première page...

DESTOUCHE. – Tout? Les résultats du concours de belote?

M^{ME} TOURVELLE. – La recette du gargarisme au miel?

DESTOUCHE. – Et de l'emplâtre à la moutarde?

JACQUEMOT. – Tout, vous dis-je, tout! Et vous attendez notre retour. Nous allons frapper un grand coup. Le poids des mots et... et... Le poids des mots. Malaferte, à cheval! Allons couvrir les événements! (*En sortant.*) Malaferte!

MALAFERTE. – J'arrive, j'arrive!

Jacquemot et Malaferte sortent, puis Destouche et M^{me} Tourvelle.

1
CORYZA

Dans les tréfonds humides, froids et obscurs de sa cave, Rastagnac garde Souillette captive, attachée à un poteau, bras en l'air, gorge presque entièrement nue. À demi évanouie, elle gémit et toussote misérablement. Tandis que résonnent les accents inquiétants d'une musique horrifique, entre Rastagnac, masqué.

RASTAGNAC, *observant Souillette*. – Ha ha ha ! Ha ha ha ! Quel tableau plaisant ! Quelle vision légère ! Ah, je ris, je ris, je ris, je ris, je ris ! Car, pendant que ce ramassis de crétins stratosphériques s'apprête à battre les sous-bois à sa recherche, ce rebut de sapropèle prend des vacances au fond de ma cave ! Ha ha ha ha ha ! Ô que je suis vil, ô que je suis subtil ! Ô maman, tu serais fière, tu serais fière de ton petit Eugène Ernest Edgar Edmond, car il les tient, oui, il les tient les rênes de son destin, il les tient d'une main de fer et rien ne l'arrêtera, rien, maman, tu m'entends ? Ni la pitié ni les suppliques ni les prières ni aucune autre de ces sottises sentimentales que les faibles de corps et les pauvres d'esprit opposent en toute débilité au triomphe de la volonté, au triomphe du surhomme, au triomphe de Rastagnac ! Ha ha ha ! Si ces oligophrènes analphabètes s'imaginent pouvoir ramener les eaux du Surmelin dans la vallée en faisant chanter ce composé de chèvre et de gargouille, eh bien, je m'en vais te leur en servir, moi, de la chanteuse, oh la oui, oh la la ! Ah, bien sûr, bien sûr, puisqu'elle l'est de nature, il ne nous est guère loisible de la châtrer, mais – mais, mais, mais, mais, mais, mais ! – il est d'autres moyens de réduire au silence les tendres rossignols des bois. Et je

les connais. (*Il pince Souillette cruellement et celle-ci sursaute en poussant un cri pitoyable.*) On a du mal à se réveiller ? (*Il la pince encore. Souillette crie encore, à présent tout à fait éveillée.*) Voilà qui est mieux.

SOUILLETTE, *la voix enrrouée*. – Ah ! Où suis-je ? (*Découvrant son ravisseur masqué.*) Ah ! Monsieur, monsieur, par pitié, par pitié, je vous en supplie, libérez-moi...

RASTAGNAC, *écoutant la voix de Souillette*. – Hmm... Parle encore.

Rastagnac pince Souillette, comme elle demeure muette d'incompréhension, et l'écoute attentivement.

SOUILLETTE. – Monsieur, monsieur, qu'ai-je fait au ciel pour mériter votre cruauté ? Pour l'amour de Dieu, monsieur... Et ce masque, ce masque, votre masque me fait peur, monsieur.

RASTAGNAC, *appréciant l'enrouement de Souillette*. – Ah, nous nous approchons du résultat escompté.

SOUILLETTE. – Monsieur, que voulez-vous dire ? Monsieur ?

RASTAGNAC, *pour lui-même*. – Hmm, j'entends déjà dans sa voix de ces petits grésillements encourageants, début d'angine, promesse de rhume, espoir de bronchite. (*À Souillette.*) Tu es solide, Souillette, beaucoup plus qu'on ne l'imaginerait à te voir pâle et chétive comme l'avorton d'une crevette hydrocéphale. Si bien, je le crains fort, qu'il faille poursuivre notre petit traitement...

Rastagnac s'en va quérir un vaporisateur d'eau.

SOUILLETTE. – Non, non, monsieur, par le Ciel et tous les saints, ne me faites pas subir encore les rigueurs de ce jeu cruel,

barbare et sans objet! Qui êtes-vous, monsieur, que vous ai-je fait? Que me voulez-vous? Pourquoi me retenir captive au sein de cette cave humide dans toute l'indécence de ma nudité?

RASTAGNAC. – Oh, ta nudité, ta nudité, n'exagère rien. Je t'ai laissé du linge, non?

SOUILLETTE. – Certes, oui, monsieur, c'est vrai, mais ce traitement que vous m'infligez à intervalles réguliers rend translucide mon chemisier de coton qui dès lors ne dissimule plus rien des appâts dont la nature m'a gratifiée. Les petits corps caverneux et rubescents qui les couronnent sont assaillis de frissons et se dressent vigoureusement pour tenter d'échapper au supplice. Pitié, monsieur, pitié!

RASTAGNAC. – Tes appâts? Comme tu y vas! J'ai connu des brocolis vapeur plus engageants. Mais sais-tu pourquoi tu portes encore quelques unes de tes hardes?

SOUILLETTE. – Non, monsieur, je ne le sais point, mais, je vous en supplie, laissez-moi, laissez-moi...

RASTAGNAC, *revenu près de Souillette et brandissant le vaporisateur.* – Pour mieux te rafraîchir, mon enfant!

SOUILLETTE. – Ah! Non! Non! Pas encore!

RASTAGNAC, *se vaporisant sa propre main.* – Brr! Elle est affreusement froide. Un peu plus et elle serait gelée.

SOUILLETTE. – Non!

RASTAGNAC, *vaporisant la gorge de Souillette, qui crie.* – Ha ha, c'est froid, non? (*Vaporisant Souillette à nouveau.*) N'est-ce pas qu'elle est glacée? Ouh la la, glaglagla! (*Vaporisant un autre endroit.*) Oh, j'allais oublier cette petite partie délicate,

là... (*Vaporisant encore.*) Et là... (*Vaporisant encore.*) Il faut bien humecter les endroits sensibles de ton anatomie (*– la vaporisant encore –*), car, vois-tu, vois-tu, ce que je vise, c'est...

SOUILLETTE, *toussant.* – Reuh, reuh ?

RASTAGNAC, *vaporisant.* – Oh, tu veux jouer à deviner ? Fort bien ! Alors, ce que je vise, c'est... ?

SOUILLETTE, *toussant.* – Reuh, reuh !

RASTAGNAC, *vaporisant.* – Allons, mieux que cela !

SOUILLETTE, *toussant.* – Reuh, reuh !

RASTAGNAC, *vaporisant.* – Tu y es presque. C'est... ?

SOUILLETTE, *toussant.* – Reuh, reuh !

RASTAGNAC, *vaporisant.* – Continue !

SOUILLETTE, *toussant.* – Reuh, reuh !

RASTAGNAC, *vaporisant.* – Cherche encore !

SOUILLETTE, *toussant et s'étouffant.* – Reuh, reuh !

RASTAGNAC, *vaporisant.* – Tu y es !

SOUILLETTE, *toussant à bout de force.* – Reuh, reuh...

RASTAGNAC, *vaporisant.* – Tu as trouvé !

SOUILLETTE, *faiblement.* – Reuh, reuh ?

RASTAGNAC, *rangeant son vaporisateur.* – Tu as trouvé ce que je vise.

SOUILLETTE, *faiblement.* – Reuh, reuh...

RASTAGNAC. – Le rhume, l'angine, le coryza, la pneumonie, qu'importe : je te veux muette, Souillette, aphone, ou mieux

encore, coassante, comme les batraciens pustuleux que tu affectionnes.

SOUILLETTE, *faiblement*. – Reuh, reuh...

RASTAGNAC. – Ha ha ha! Et nous sommes proches du but.

SOUILLETTE, *faiblement*. – Reuh, reuh...

RASTAGNAC. – Tout proches. Chante à présent.

SOUILLETTE, *faiblement*. – Reuh, reuh...

RASTAGNAC, *pinçant Souillette cruellement*. – Chante, te dis-je! Chante! Chante!

SOUILLETTE, *d'une voix pathétique*. – ♪ Voi che sapete... ♪
Reuh!

RASTAGNAC. – Ha ha ha! Chante! Chante!

SOUILLETTE. – ♪ Che cosa è amor... ♪ Reuh! Pitié...

RASTAGNAC. – Ah, comme c'est beau, ah, comme c'est émouvant! Encore, encore! Bis, bis! (*La vaporisant.*) ♪ Pshit, pshit! ♪

SOUILLETTE. – ♪ Reuh, reuh... ♪

RASTAGNAC, *la vaporisant*. – ♪ Pshit, pshit! ♪

SOUILLETTE. – ♪ Reuh, reuh... ♪

RASTAGNAC, *la vaporisant*. – ♪ Glagla! ♪

SOUILLETTE. – ♪ Reuh, reuh... ♪

RASTAGNAC, *la vaporisant*. – ♪ Glagla! ♪

SOUILLETTE. – ♪ Reuh, reuh... ♪

RASTAGNAC, *la vaporisant*. – ♪ Pshit! ♪

SOUILLETTE. – ♪ Reuh... ♪

RASTAGNAC, *la vaporisant*. – ♪ Pshit! ♪

SOUILLETTE. – ♪ Reuh... ♪

RASTAGNAC. – Ha ha ha! Je ris! Toi, un rossignol des bois? La crécelle du sanatorium, oui! Ha ha ha!

SOUILLETTE. – Pourquoi, monsieur? Pourquoi tous ces tourments?

RASTAGNAC. – Pourquoi? Pourquoi? Mais, ma petite Souillette, pour t'empêcher de chanter, bien sûr. Pour t'empêcher de tenir ton rôle dans cette maudite opérette que les villageois voudraient représenter à l'empereur. Pour que les eaux du Surmelin continuent de couler vers Paris et pour que l'or de Paris continue de m'enrichir. C'est évident. Allons, j'ai à faire. Je te laisse profiter de l'ombre et de la fraîcheur. Et crois-moi, je t'envie, car il règne au soleil une chaleur à défaillir. Bon, j'y vais, j'ai une journée chargée. Il faut d'abord que je supervise les recherches de ta petite personne, eh oui, puis que j'accueille quelques dignitaires de haut rang et enfin que j'assiste aux auditions. Je me dépêche. Pshit, pshit, à demain, Souillette. (*À son domestique.*) Ma monture est-elle prête? Qu'on l'amène sur le champ, je pars! (*À Pégase qui entre.*) Ah, voilà mon destrier, seigneur des haras, splendeur des jumenteries. Hue!

Rastagnac sort sur son cheval – plus ou moins.

SOUILLETTE. – Ô, quel homme cruel! Et quelle solitude est la mienne! Reverrai-je jamais la lumière du jour et retrouverai-je ma voix? Et mes amis de la forêt, où sont-ils? Les loutres et les corneilles, les hiboux et les grenouilles? Et toi, Ernest, mon ours?

Tes blessures t'ont-elles fait succomber ? Es-tu vivant ? Si Dieu t'a prêté vie et si ton cœur sait entendre ma détresse, je t'en conjure, Ernest, porte-toi à mon secours...

Prise d'une quinte de toux violente, Souillette perd connaissance. Rideau.

2

MOBILISATION

Avant-scène. Le C^{ne} Lambert. Entrent Parapon et Castaner.

CASTANER. – Castaner et Parapon au rapport, mon capitaine !

C^{NE} LAMBERT. – Où en sommes-nous ?

PARAPON. – Nous avons pu réquisitionné un groupe de treize civils volontaires pour participer activement aux recherches de la dénommée Souillette présentement portée disparue, mon capitaine.

C^{NE} LAMBERT. – Excellent.

CASTANER. – Le groupe se trouve présentement en ordre de marche à l'orée de la forêt et attend les instructions pour procéder aux recherches susnommées.

C^{NE} LAMBERT. – Bien. Le groupe principal sera divisé en deux groupes secondaires égaux que nous dénommerons respectivement groupe A et groupe B. C'est clair ?

PARAPON & CASTANER. – Très clair, capitaine !

C^{NE} LAMBERT. – Castaner, vous prendrez le commandement du groupe A et Parapon le commandement du groupe B.

PARAPON & CASTANER. – Oui, capitaine.

C^{NE} LAMBERT. – Le groupe A inspectera la partie ouest de la forêt et le groupe B la partie est. Compris ?

PARAPON & CASTANER. – Oui, capitaine.

C^{NE} LAMBERT. – Bon.

CASTANER. – Permission de parler, mon capitaine ?

C^{NE} LAMBERT. – Oui, Castaner ?

CASTANER. – Ils sont treize, mon capitaine.

C^{NE} LAMBERT. – Qui sont treize, Castaner ?

CASTANER. – Le groupe de civils réquisitionnés volontaires, mon capitaine. Ils sont treize.

C^{NE} LAMBERT. – Et alors, Castaner ?

CASTANER. – Comment diviser un groupe de treize individus en deux groupes égaux, mon capitaine ?

Un temps.

C^{NE} LAMBERT. – Vous n'avez donc reçu aucune éducation, Castaner ? Parapon, treize divisé par deux ?

PARAPON. – Six virgule cinq, mon capitaine.

C^{NE} LAMBERT. – Six virgule cinq fois deux, Castaner ?

CASTANER. – Euh, treize, mon capitaine.

C^{NE} LAMBERT. – Bon. Groupe A à l'ouest, groupe B à l'est. Exécution.

CASTANER & PARAPON. – À vos ordres, capitaine!

C^{NE} LAMBERT, *en sortant*. – Comment diviser un groupe en deux? Comment diviser un groupe en deux? Mais qui est-ce qui m'a fichu une andouille pareille? Ah, je vous jure!

Castaner et Parapon ouvrent le rideau sur la forêt.

3

BATTUE SYLVESTRE

Dans la forêt. Parapon et Castaner.

PARAPON. – Mais... Mais où est-ce qu'ils sont passés?

CASTANER. – Ils étaient là. Ils étaient juste là.

PARAPON. – Ho hé! Ho hé!

CASTANER. – Oh la la, on va se prendre un de ces savons!

PARAPON. – Ho hé! Ho hé!

CASTANER. – En même temps, ça va nous éviter d'en couper un en deux. Gendarme, je veux bien, mais ça...

PARAPON. – Quoi?

CASTANER. – Non, rien.

PARAPON. – Bon, il faut qu'on les retrouve, hein?

CASTANER. – Tu l'as dit.

PARAPON. – Je prends par là.

CASTANER. – Et moi par là.

CASTANER & PARAPON, *en sortant*. – Ho hé! Ho hé!

Castaner et Parapon sortent. Entrent M^{me} Lescaud et sa fille, Manon.

M^{ME} LESCAUD. – Souillette! Souillette! Souillette!

MANON. – Souillette! Souillette! On aurait peut-être dû attendre les gendarmes plutôt que de partir comme ça... Je ne suis pas rassurée.

M^{ME} LESCAUD. – Ah, ça n'en finissait pas. Ils nous réquisitionnent comme volontaires et puis ils nous font poireauter au garde-à-vous une heure dans la forêt C'est aussi bien comme ça. Souillette! Souillette!

MANON. – Souillette! (*Un temps.*) N'empêche que... (*Poussant un cri.*) Ah!

M^{ME} LESCAUD. – Quoi? Que se passe-t-il?

MANON, *montrant quelque chose à ses pieds.* – Là! Là! Là!

M^{ME} LESCAUD. – Mais quoi? Qu'est-ce qu'il y a?

MANON. – Là! Là! Une bête!

M^{ME} LESCAUD, *regardant par terre.* – Mais c'est une fourmi, Manon.

MANON. – Ah, que c'est répugnant. Regardez ses petites pattes crochues. Mais Seigneur, combien en a-t-elle? Ah, et là, une autre! Encore une autre! Oh, maman, je vous en prie, partons. Je déteste la forêt.

M^{ME} LESCAUD. – Allons, Manon, ne fais pas l'enfant. Nous nous sommes portées volontaires pour retrouver Souillette. Qu'est-ce qu'on penserait de nous? Et puis une fourmi n'a jamais tué personne.

MANON. – Vous êtes sûre ? Vous êtes bien sûre ?

M^{ME} LESCAUD. – Bien sûr que je suis sûre.

MANON. – Oui, mais des fourmis ? Parce que j'ai lu dans un livre qu'il y a des fourmis rouges qui peuvent dévorer un buffle tout entier. Elles avancent par centaines de milliers comme une coulée de lave et dévorent tout ce qui se trouve sur leur passage.

M^{ME} LESCAUD, *commençant de s'inquiéter*. – Ah bon ? Un buffle ?

MANON. – Elles remontent le long des jambes, elles s'infiltrent partout, elles s'enfoncent dans les oreilles, elles rentrent par le nez, elles s'introduisent dans la bouche, elles pénètrent dans les yeux...

M^{ME} LESCAUD. – Oui, mais, Manon, Manon...

MANON. – Oui, maman ?

M^{ME} LESCAUD. – Ici, là, dans cette forêt...

MANON. – Oui, maman ?

M^{ME} LESCAUD. – Il n'y a pas de buffle !

MANON. – Ah ? Ah oui ? Vraiment ?

M^{ME} LESCAUD. – Oui, vraiment, pas de buffle. Tu t'affoles pour rien, ma fille. Allons, un peu de sang-froid, reprenons la battue. Souillette ! Souillette !

MANON, *peu rassérénée*. – Souillette ! Souillette !

M^{ME} LESCAUD. – Des buffles dans la forêt, non, crois-moi, ce n'est pas une forêt à buffles. C'est une forêt, beaucoup trop...

Beaucoup trop boisée pour les buffles. Voilà, c'est une forêt avec trop d'arbres, pour les buffles. Souillette ! Souillette !

MANON. – Souillette ! (*Criant.*) Ah !

M^{ME} LESCAUD, *criant à son tour.* – Ah ! Quoi ?

MANON. – Vous avez vu ? Vous l'avez vue ?

M^{ME} LESCAUD. – Hein ? Quoi ? Où ? Quoi ?

MANON. – Là ! Là, une bête affreuse !

M^{ME} LESCAUD. – Où ? Où ?

MANON, *montrant le sol.* – Là, ici ! Ah !

M^{ME} LESCAUD. – Ah ! Mais qu'est-ce que c'est ça ?

MANON. – Ça ressemble... Ça ressemble... Ça ressemble à un mille-pattes !

M^{ME} LESCAUD. – À un ?

MANON. – Un mille-pattes ! Celui-ci est minuscule, mais certains mesurent plus d'un mètre de long, je l'ai lu dans un livre ! C'est un bébé, c'est un bébé, j'en suis sûre ! Ses parents sont tout près, ils nous surveillent, ils nous épient, ils sont partout !

M^{ME} LESCAUD. – Ah ! Fuyons ! Fuyons ! (*Entraînant sa fille.*) Souillette ! Souillette !

MANON. – Souillette ! Souillette !

Entrent Parapon et Castaner.

PARAPON. – Tu les vus ?

CASTANER. – Non, personne.

PARAPON. – Bon dieu, j'espère qu'ils ne se sont pas perdus.

CASTANER. – Continuons de chercher.

CASTANER & PARAPON, *en sortant*. – Ho hé! Ho hé!

Sortent Castaner et Parapon. Entrent Hubert, Marinette, Jacquotte et Clémence.

HUBERT. – Souillette! Souillette! Où es-tu, Souillette! Souillette, nous venons à ton secours! Souillette! Souillette!

MARINETTE, *à Jacquotte et Clémence, montrant un champignon qu'elle vient de ramasser*. – Ah, tenez, mesdames, voici un lupuscule à collerette bleutée.

JACQUOTTE. – Vous croyez?

CLÉMENCE. – Ne serait-ce pas plutôt un bolet bleuissant? Ces stries, là, la forme du chapeau...

HUBERT. – Souillette! Souillette! Tiens bon, nous sommes là!

MARINETTE. – Je suis catégorique. Un lupuscule. Voyez l'iridescence. Ça ne trompe pas.

JACQUOTTE. – Vous oubliez, très chère, que le lupuscule est asporogène.

CLÉMENCE. – Et qu'il pousse uniquement en Afrique australe.

HUBERT. – Nous te sauverons Souillette! Nous sommes là! Courage! Courage!

MARINETTE. – Certes, certes, oui. Mais comme le souligne Gaspard Desmarest dans sa *Botanique expérimentale et roborative*, Paris, 1843, il n'est pas rare que les hirondelles, de retour des terres chaudes, deviennent les vectrices involontaires d'organismes exogènes.

JACQUOTTE. – Des hirondelles ? Avec des champignons ? Au bout de leurs pattes ?

CLÉMENCE. – L'hypothèse est audacieuse. (*À Jacquotte, à part.*) Qui sait si cette forêt n'abrite pas quelques buffles ?

HUBERT. – Ne panique pas, Souillette, tu es bientôt délivrée ! Tiens, regarde, je grimpe à cet arbre !

MARINETTE. – Audacieuse, oui, et novatrice, mesdames. (*Montrant un autre champignon.*) Tenez, regardez. Un mamitoosphère turgescif doré.

JACQUOTTE. – Un... ? Ce n'est pas plutôt un pied-de-mouton ?

CLÉMENCE. – Ça ressemble drôlement à un pied-de-mouton. Moi, je dirais un pied-de-mouton.

HUBERT. – Ho-hé, ho-hé ! M'entends-tu, Souillette ? Nous sommes tous à ta recherche ! Ho-hé ! Ho-hé ! Je vais monter encore, encore et encore, jusqu'au sommet, dans l'espoir de t'apercevoir !

MARINETTE. – Le pied-de-mouton se mange en omelette, mesdames, le mamitoosphère est hallucinogène.

JACQUOTTE. – Ah !

CLÉMENCE. – On commence à comprendre...

HUBERT, *qui a disparu dans les cintres.* – J'y suis presque, Souillette, dans un instant je dominerai la canopée. Si tu le peux, allume un feu, envoie-nous des signaux de fumée !

MARINETTE. – Qu'insinuez-vous, mesdames ?

JACQUOTTE. – Ces champignons-là – vous savez, ceux qu'on trouve dans les prés –, vous en consommez souvent ?

CLÉMENCE. – Les petits blancs qui poussent en bouquet...?
Hmm ?

HUBERT. – J'y suis , j'y suis ! Souillette ! Souillette, où es-tu ? Où es-tu, Souillette ?

MARINETTE. – Ma foi, oui, le plus souvent possible. Non seulement ils sont délicieux, mais ils décuplent les facultés intellectuelles. Pourquoi ces questions ?

JACQUOTTE. – Ah ! Non, c'est juste que... Certains champignons, parfois...

CLÉMENCE. – Même des champignons bien de chez nous...

LOUIS. – Souillette ! Souillette ! (*Tombant du haut de l'arbre.*)
Ah !

Louis, en tombant, provoque un grand fracas.

MARINETTE, regardant autour d'elle. – Mais où est M. Hubert ?
M. Hubert ?

JACQUOTTE. – Mais oui, où a-t-il bien pu aller se fourrer ?
M. Hubert ?

CLÉMENCE. – Ah, celui-là, quelle tête en l'air ! M. Hubert ?

MARINETTE, JACQUOTTE & CLÉMENCE. – M. Hubert ?
M. Hubert ?

Marinette, Jacquotte & Clémence sortent.

HUBERT, émergeant, mal en point. – Souillette ! Nous sommes là, Souillette, je cours, je vole...

Sort Hubert. Entrent Parapon et Castaner.

PARAPON. – Alors ?

CASTANER. – Toujours rien. Et toi ?

PARAPON. – Personne.

CASTANER. – Nom de Dieu. Tu as essayé par là ?

PARAPON. – Non, j'y vais.

CASTANER. – Je prends par là.

Sortent Parapon et Castaner. Entrent Madeleine et Antonin.

MADELEINE. – Souillette ! Souillette ! Oh, Antonin, quelle bénédiction, cette battue. Pouvoir me trouver seule avec toi dans la forêt, même dans mes rêves les plus fous, je n'en espérais pas autant. Ô, Antonin, Antonin... Souillette ! Souillette ! Quel indicible bonheur d'avoir pu échapper un moment à la surveillance de mon frère !

ANTONIN. – Ah, Madeleine, Madeleine, si cela ne constituait pour cette malheureuse enfant des marais une angoisse que je devine mortelle, je bénirais le Ciel à genoux de sa disparition. Souillette ! Souillette ! Car grâce à elle, nous voilà enfin toi et moi pour la première fois tous les deux seuls, seuls dans la forêt. Ah, ah, viens, viens, viens tout contre moi, au creux de mes bras !

MADELEINE. – Ah, Antonin, Antonin, mon chéri, mon tendre amour, presse-moi, presse-moi contre ta poitrine, ah, ta large, ah, ta puissante, ah, ta rugueuse poitrine, ah, oh, ah, Antonin !

ANTONIN. – Oh, Madeleine, ah, oh, ah, bijou sublime, prunelle de mes yeux, horizon de mes nuits, clarté de mes jours, pourquoi, pourquoi tes parents sont-ils si bornés et te vouent-ils à la surveillance de ton frère, cette brute bestiale qui pense avec ses pieds et parle avec ses poings ?

MADELEINE. – Parce que, mon tendre amour, ils ont percé mon cœur à jour et savent qu'à la première occasion, sans hésiter, oui, sans hésiter, je t'offrirai la fleur tout juste éclosée de ma féminité. Or, papa est royaliste, et qui plus est pharmacien, il me veut garder pure comme une poupée de porcelaine.

ANTONIN. – Ah, Madeleine, comme les aveux conjugués de ta confiance et de ton désir m'emplissent de joie et me gonflent de fierté ! Et comme j'enrage du sot aveuglement de ton père qui ne voit point que la nature nous pousse irrésistiblement l'un vers l'autre et qu'à sa force sauvage rien ne peut résister bien longtemps ! Ah, oh, ah, Madeleine !

MADELEINE. – Ah, oh, ah, Antonin, oh, ah, oh ! Mais qu'ouïs-je ? Qu'entends-je ? Ce lourd martèlement dans le sentier, ce sont des pas ! Ce bruit de forge, ce grondement... Ah, c'est l'haleine coléreuse de mon frère ! Vite, cache-toi vite dans ce buisson ! Ah, trop tard ! Il fonce sur nous comme un buffle enragé de passion vengeresse !

Entre Raoul.

RAOUL. – Ah, je t'y prends, misérable traînée, impudique traîtresse ! Je m'en vais t'apprendre, moi, à souiller ainsi le nom de notre belle famille de pharmaciens royalistes immaculé depuis Philippe le Bel ! Vois ma colère, comme elle est terrible, vois comme elle s'abat sur ce débauché gominé et vraisemblablement syphilitique !

ANTONIN. – Euh, mais, euh, non, mais, euh...

RAOUL, à Madeleine. – Et sache qu'une fois ce vermisseau réduit en purée, je t'infligerai, à toi ma sœur, une leçon de conduite morale dont tu conserveras longtemps un cuisant souvenir !

Raoul commence de dérouiller Antonin qui n'en peut mais.

MADELEINE, *en aparté, pendant la dérouillée d'Antonin.* – Ah, mais mon Dieu, quelle épouvante, il réduit mon amour en purée ! La colère d'un fils de pharmacien outragé ne connaît pas de borne ! Par quel stratagème puis-je l'apaiser ?

RAOUL, *réduisant Antonin en purée.* – Et tiens, vil suborneur, tiens et encore tiens !

ANTONIN, *étant réduit en purée.* – Non, mais euh, là, mais non !

MADELEINE, *en aparté, pendant la puréfaction d'Antonin.* – Oui, voilà, je sais ! La ruse est grossière, mais mon frère est un âne – que dis-je ? un buffle ! –, et cela peut fonctionner. (*À Raoul.*) Raoul, Raoul, mon frère, je t'en prie, cesse, cesse sur le champ ! Ce que tu as pris pour des soupirs n'était que des sanglots.

RAOUL, *interrompant sa réduction d'Antonin en purée.* – Quoi ?

MADELEINE. – Je faisais mes adieux à Antonin.

RAOUL. – Hein ?

MADELEINE. – Je mettais fin à notre relation. Je le quittais.

ANTONIN. – Quoi ?

MADELEINE, *à Raoul, avec des signes d'intelligence à Antonin.* – Car oui, mon frère, oui, Raoul, j'ai compris. Comment moi, fille de pharmacien, royaliste de surcroît, puis-je menacer de dégénérescence la pure lignée de notre famille en fréquentant le fils gominé et vraisemblablement syphilitique d'un charcutier ?

ANTONIN. – Hein ?

MADELEINE, à Raoul, multipliant les signes d'intelligence à Antonin. – C'est pourquoi je le quittais. Et je le quittais sans regret, je te prie de le croire.

RAOUL, sceptique. – Hum ?

ANTONIN. – Ah ? (Comprenant la ruse.) Ah, oui ! (Affectant de sangloter.) Ah, mon cœur saigne, elle me quitte, elle me quitte !

MADELEINE, à Raoul. – Vois comme il souffre.

ANTONIN. – Ah, je n'ai plus d'espoir de jamais la revoir, ah, noir, noir, tout est noir...

MADELEINE, à Raoul. – Comme il est misérable.

ANTONIN. – Il se sera plus donné au fils du charcutier d'approcher la fille du pharmacien...

RAOUL. – Hum...

MADELEINE. – Et quand tu t'es jeté sur nous, je m'appêtais à vous rejoindre, papa, maman et toi.

RAOUL. – Hum...

ANTONIN. – Ô tristesse, ô désespoir...

Un temps.

RAOUL. – Hum. Bon. Je suis bien aise que tu aies quitté ce descendant de charcutier. (*En aparté.*) Même si quelque chose me dit que l'on me prend un peu pour un buffle. (*À Madeleine.*) Allons, viens, rejoignons papa, maman, et retrouvons Souillette.

MADELEINE. – De ce pas. (*À Antonin.*) Et toi, je ne veux plus jamais te voir, tu m'entends ? (*En aparté, À Antonin.*) Ce soir,

après l'audition, dans les combles du château, ce sera l'occasion.
(*À Raoul.*) Partons.

Raoul et Madeleine sortent.

ANTONIN, *affectant de se lamenter.* – Ah... Ah... (*En aparté.*)
Ce soir, après l'audition, dans les combles du château, l'occasion.
(*À voix haute, affectant de se lamenter.*) Ah... Ah...

Antonin sort. Entre Parapon.

PARAPON, *affolé.* – Caстанer? Caстанer? Caстанer, où es-tu?
Caстанer? Ho hé, Caстанer, où es-tu? C'est par où? Par ici? Non.
Par là? Par ici? Ah...

*Sort Parapon. Entrent Geoffroy et Georgette Léon, ainsi que
Justin et Gilles, leurs enfants.*

GEORGETTE. – Souillette!

GEOFFROY. – Souillette!

GILLES. – Quand est-ce qu'on rentre à la maison? J'ai mal aux
pieds.

JUSTIN. – J'ai mal à la gorge.

GEORGETTE. – Souillette!

GEOFFROY. – Souillette!

JUSTIN. – Papa... Maman...

GILLES. – Quand est-ce qu'on rentre?

JUSTIN. – Quand est-ce qu'on rentre?

GEORGETTE. – On rentrera quand on aura retrouvé Souillette.

GEOFFROY. – Souillette!

JUSTIN. – Pff! Souillette, Souillette, pff... J'en ai marre, moi. Ça fait des heures qu'on marche.

GILLES. – J'ai mal à la gorge.

GEORGETTE. – Ah, mais vous n'êtes vraiment pas gentils! Cette pauvre Souillette a disparu et vous ne pensez qu'à vous-mêmes.

GEOFFROY. – C'est vrai, les enfants, vous êtes réellement insupportables. Vous nous faites honte.

JUSTIN. – Pff...

GILLES. – Pff...

GEORGETTE. – Quand je pense que votre père se tue à la tâche pour vous assurer un avenir digne de vous! Nuit et jour, nuit et jour!

GEOFFROY. – Et votre mère? Faut-il qu'elle soit une sainte pour endurer ce que vous lui faites subir?

GEORGETTE. – À continuer comme ça, je vous préviens, vous allez finir comme votre frère aîné...

GEOFFROY. – Ah, ne me parle plus de lui!

GEORGETTE. – Qui se compromet avec la fille du pharmacien...

GEOFFROY. – Ah!

GEORGETTE. – Et qui refuse de reprendre la charcuterie!

GEOFFROY. – Ah, tais-toi, tais-toi, c'est assez!

GEORGETTE. – L'ingrat!

GEOFFROY, à Justin et Gilles. – Je ne tolérerai plus la moindre plainte, c'est compris?

GILLES. – Oui, papa.

JUSTIN. – Oui, papa.

GEORGETTE. – Bon.

GEOFFROY. – Bon.

GEORGETTE. – Souillette!

GEOFFROY. – Souillette!

GILLES, *à voix basse*. – Gna gna! Gna gna!

JUSTIN, *idem*. – Gna gna! Gna gna!

GEORGETTE, *à Geoffroy*. – Je te jure que parfois que je n'en peux plus.

GEOFFROY. – Je suis comme toi. Qu'est-ce que nous avons fait au bon dieu? Tu peux me le dire?

GEORGETTE. – Qu'est-ce qui nous a pris de faire des enfants?

GEOFFROY. – Nous étions si tranquilles sans eux.

GEORGETTE. – Tu te rappelles?

GEOFFROY. – Si je me rappelle! (*Un temps*.) Qu'est-ce que tu as? À quoi songes-tu?

GEORGETTE. – Non, rien. Tu vas me trouver monstrueuse.

GEOFFROY. – Mais non, mon amour. Quoi? Dis-moi! Tu m'inquiètes.

GEORGETTE. – Tu te rappelles ce conte?

GEOFFROY. – Quel conte?

GEORGETTE. – Le petit Poucet.

GEOFFROY. – Le petit... ? Mais oui, je me souviens. (*Un temps.*)

Non !

GEORGETTE. – Hé ! Juste un jour ou deux.

GEOFFROY. – Oh ! (*Un temps.*) Ma foi... Pourquoi pas ?

GEORGETTE. – C'est vrai ?

GEOFFROY. – Depuis le temps qu'ils nous...

GEORGETTE. – N'est-ce pas ?

GEOFFROY. – Oh oui !

GEORGETTE. – Ils ont fini leur goûter ?

GEOFFROY. – Euh, oui...

GEORGETTE. – Il n'y a pas de cailloux par terre...

GEOFFROY. – Euh non...

GEORGETTE. – Bon. Toujours d'accord ?

GEOFFROY. – Oui.

GEORGETTE. – Gilles ! Justin !

GILLES. – Quoi ?

GEORGETTE. – Venez voir, mes petits agneaux. Papa et maman ont une bonne nouvelle.

JUSTIN. – Quoi ?

GEOFFROY. – Puisque vous en avez marre de marcher, vous allez nous attendre ici, hein ?

GEORGETTE. – Nous viendrons vous chercher tout à l'heure. D'accord ?

GILLES. – On ne marche plus ?

GEOFFROY. – Non.

GILLES. – Bon. D'accord.

GEORGETTE. – Allez nous attendre tranquillement là-bas.

GILLES. – Là-bas ? Derrière les arbres ?

GEOFFROY. – Voilà, c'est ça.

GILLES. – Bon. (*À Justin.*) Viens avec moi, Justin. On va aller s'installer sous l'arbre là-bas.

Gilles et Justin sortent.

GEORGETTE. – Encore un peu plus loin. Là, voilà... À tout à l'heure, les enfants !

GEOFFROY. – À tout à l'heure !

GEORGETTE. – C'est bon, ils sont hors de vue. Filons !

GEOFFROY. – Ah, mon amour !

Geoffroy et Georgette sortent. Entre Castaner.

CASTANER, *affolé*. – Parapon ! Parapon ! Où es-tu, Parapon ? Je suis complètement perdu. Parapon ! Parapon ! Mais où aller ? Je reconnais plus rien ! Par ici ? Par là ? Ah !

Sort Castaner. Entrent Anatole, Colette, Marguerite, Louise et Rémi.

COLETTE. – Hé bé, il y en a du monde dans la forêt, aujourd'hui ! (*À Rémi et Anatole.*) Vous avez tout trouvé ?

ANATOLE. – Non, il me manque encore de la crébacée.

RÉMI. – Presque. Il me faut juste le mordichu. Et toi ?

MARGUERITE. – Oui, tout, à part de l'ombélique dorée.

Ils se mettent à chercher crébacée, mordichu et ombélique.

LOUISE. – Hé, j'espère que maman va nous laisser aller chanter à l'opérette.

COLETTE. – Ce n'est pas parce qu'on vit dans les bois qu'on n'a pas le droit d'aller pousser la chansonnette.

ANATOLE. – Ils ont bien pris la Souillette et elle, pour vivre dans les bois, elle vit dans les bois.

RÉMI. – D'ailleurs, je me demande comment qu'elle fait pour vivre comme ça toute seule dans sa cabane à côté du marais depuis...

MARGUERITE. – Depuis qu'elle est née.

LOUISE. – Tant que ça ?

COLETTE. – Eh bien, ça fait un bout de temps.

ANATOLE. – Maman raconte qu'elle est arrivée tout bébé, emmaillottée dans un panier d'osier qui flottait à la surface de la rivière.

RÉMI. – Oui, et ce sont les bêtes qui l'ont trouvée et qui l'ont élevée...

MARGUERITE. – Les grenouilles, les corneilles, les loutres.

LOUISE. – Et puis l'ours, bien sûr, Ernest.

COLETTE. – Ah, c'est pour ça qu'elle parle leur langue.

ANATOLE. – Quand même, un ours qui s'occupe d'un bébé, ce n'est pas commun.

RÉMI. – Elle a eu de la chance de ne pas se faire boulotter.

MARGUERITE. – Ernest est un ours à part.

LOUISE. – Oui, mais enfin, comment ça se fait qu'elle s'est retrouvée là, dans un panier d'osier, à flotter au milieu sur la rivière ?

COLETTE. – Oui, ça ressemble un peu aux histoires qu'on raconte à l'église.

ANATOLE. – Personne ne sait ce qui s'est passé.

RÉMI. – La seule chose qu'on sait, c'est que sur le drap qu'elle avait autour d'elle, il y avait quatre lettres brodées : « A. A. F. B. »

MARGUERITE. – « A. A. F. B » ?

LOUISE. – « L'Association des Amis de la Flammekueche et de la Belote » ?

COLETTE. – « L'Amicale des Anciens Flibustiers de Belgique » ?

ANATOLE. – On ne sait pas. C'est un mystère.

Entre Fanche.

FANCHE. – Vous êtes là, les enfants. Où est votre mère ? (*Entre Hildegarde, des bandages à la main.*) Te voilà. J'ai amené du miel et du cidre. Comment va-t-il ?

HILDEGARDE. – Il s'en remettra. Il est bâti en cathédrale. (*À propos du cidre et du miel.*) Merci. Non, le plus pénible, c'est de laver les bandages. Il y a moins d'eau dans ce ruisseau que d'esprit dans une caserne, soit un peu moins que presque rien.

FANCHE. – Où es-il ?

HILDEGARDE. – Là, au pied de l'arbre. Il dort. La blessure est profonde, il a perdu beaucoup de sang.

FANCHE. – Tout de même une chance que tu l'aies trouvé. Je me demande qui a bien pu tirer un coup de fusil sur l'ours de Souillette, il ne ferait pas de mal à une mouche. Et puis elle qui a disparu...

HILDEGARDE. – Je vais te dire, la Souillette, sitôt que son ours sera d'aplomb, crois-moi, il aura vite fait de la retrouver. Ça a un flair du tonnerre, ces bêtes-là. J'aime autant te dire que je préfère ma place à celle de celui qui l'a enlevée.

FANCHE. – Et qui c'est qui l'a enlevée, la gamine, à ton avis ?

HILDEGARDE. – Ça, je n'en sais rien, mais patience, on ne tardera pas à le savoir. (*Aux enfants.*) Vous avez ce qu'il faut, les enfants ?

LES ENFANTS. – Oui.

HILDEGARDE. – Ah la la ! Quel monde c'est là, où il y a moins d'eau que de vin ? (*Aux enfants, à propos des plantes.*) Bon, au travail. Vous mâchez, vous mâchez bien. Et quand ça fait une bonne bouillie dans la bouche, (*– montrant un bol –*) vous crachez là-dedans. Il en faut la moitié...

FANCHE. – Oh oui, bien une grosse moitié, minimum. C'est un morceau, l'Ernest.

HILDEGARDE. – Après, on y mettra du miel, du cidre et de l'argile verte. C'est souverain pour les blessures ouvertes. Le mordichu arrête le sang, la garnabache détruit les germes, la crébacée fait tomber la fièvre, le néflan repousse les mouches,

la podiscule nettoie la bile, la volabreuse apaise les douleurs et l'aspartum fortifie le cœur.

RÉMI. – Et l'ombélique ?

HILDEGARDE. – C'est bon dans la soupe. On mangera des pommes de terre. Allez, mâchez, crachez. (*Un temps, consacré à la mastication et à l'expectoration. Jetant un œil dans le bol.*) Ça ira.

Hildegarde, Fanche et les enfants s'approchent d'Ernest dont Hildegarde soigne la blessure avec son onguent.

MARGUERITE. – Dis, maman...

HILDEGARDE. – Quoi donc ?

LOUISE. – Est-ce qu'on pourra aller chanter à l'opérette ?

HILDEGARDE. – Hum.

COLETTE. – Parce qu'on aimerait vraiment beaucoup.

HILDEGARDE. – On verra, on verra. (*À propos d'Ernest.*) Regardez, il se réveille.

Ernest se réveille, s'ébroue, grogne et se dresse. Une fois debout, il se met à renifler tout autour de lui, cherchant la piste de Souillette.

FANCHE. – Il cherche l'odeur de sa maîtresse.

ERNEST, *ayant trouvé la piste.* – Ho ho ho !

HILDEGARDE. – Et il l'a trouvée.

ERNEST, *appelant les animaux amis de Souillette.* – Ho ho ho !

ANATOLE. – Qu'est-ce qu'il fait, Maman ?

HILDEGARDE. – Il appelle tous les amis de Souillette.

Les loutres, les grenouilles et les corneilles apparaissent.

ERNEST, *indiquant le chemin à suivre.* – Ho ho ho !

Ernest sort suivi des animaux pour aller délivrer Souillette.

HILDEGARDE. – Et ils partent la délivrer.

Sortent Hildegarde, Fanche, Colette, Anatole, Marguerite, Louise et Rémi. Entrent Castaner et Parapon qui ferment le rideau.

PARAPON. – Ah, Castaner, tu es là ! Ça fait des heures que je te cherche.

CASTANER. – Ah, Parapon ! Je te croyais perdu. Tu as retrouvé les volontaires ?

PARAPON. – Non. Et toi ?

CASTANER. – Non.

PARAPON. – Ah ? Bon. On n'a plus qu'à rentrer à la caserne.

CASTANER. – Oui. C'est par où ?

PARAPON. – Euh...

Un temps.

CASTANER & PARAPON, *derrière le rideau fermé.* – Ho hé ! Ho hé ! On est perdus ! On est perdus ! Au secours ! Au secours !

4
SURENCHÈRE

*Entrent les vendeurs de journaux à la criée, Gaston et Lili,
qui se font concurrence.*

GASTON. – Demandez la Gazette, la Gazette du Surmelin !

LILI. – Numéro spécial ! Numéro spécial !

GASTON. – Disparition mystérieuse dans la vallée ! Demandez le journal !

LILI. – Demandez le journal ! Inquiétante disparition dans la vallée ! Demandez la Gazette !

GASTON. – La Gazette du Surmelin ! La Gazette du Surmelin, numéro spécial !

LILI, à Gaston. – Hé, toi là-bas ! C'est mon terrain, ici ! Toi, tu dégages !

GASTON, à Lili. – Qu'est-ce que tu racontes, toi, ton terrain ? Le terrain, il est à tout le monde. Si tu n'es pas contente, c'est toi qui dégages. Il reste de la place aux vespasiennes ! Gazette du Surmelin, Gazette du Surmelin !

LILI. – Je te dis que c'est mon terrain, ça fait des années que c'est mon terrain, depuis que je suis bébé c'est mon terrain. Toi, c'est là-bas, près du marché. Demandez le journal, demandez le journal !

GASTON. – Non, mais tu as du chou-fleur entre les oreilles ou quoi ? Le terrain, c'est à qui vend le plus, voilà ! Maintenant, tu fiches le camp. Je vais te montrer, moi, ce que c'est qu'un vendeur

de journal à la criée, espèce ce peigne-cul, va ! La Gazette ! Crime sanglant dans la forêt !

LILI. – Ah, c'est comme ça ? Du chou-fleur dans les oreilles ? Tu vas voir si j'ai du chou-fleur dans les oreilles ! Je vais te prouver que je suis la meilleure, espèce de couille-molle ! Numéro spécial ! Numéro spécial ! Scandale dans la vallée ! Souillette déshonorée par son ours !

GASTON. – Ah, tu le prends comme ça ? Demandez le journal ! Demandez le journal ! La menace de l'ours sanguinaire ! Demandez le journal ! Demandez le journal !

LILI. – Le corps démembré de Souillette profané par une bête sauvage ! Tous les détails en page trois ! Demandez le journal ! Demandez le journal !

GASTON. – Un ours anthropophage dévore trois nouveaux-nés ! Que fait le gouvernement ? La Gazette, la Gazette !

LILI. – Carnage dans la vallée ! Des hordes d'ours cannibales à nos portes ! Gazette du Surmelin !

GASTON. – Un monstre préhistorique attaque la vallée du Surmelin ! Demandez le journal !

LILI. – La Gazette du Surmelin ! Une armée d'ours étrangers à nos portes !

GASTON. – La Prusse envahit la France avec des monstres ! Demandez le journal ! Demandez le journal !

LILI. – Mobilisation générale ! C'est la guerre ! La guerre !

Ils sortent.

GASTON, *en sortant, à Lili.* – Peigne-cul !

LILI, *en sortant, à Gaston.* – Couille-molle!

GASTON. – Tu vas voir ta gueule, toi, tu vas la voir, ta gueule!

LILI. – Ah oui? Eh bien, viens, je te démonte, moi, quand tu veux! Viens, viens!

Bruits de bagarre en coulisse.

5

CLAPIER ET SERVITUDES

Château des Écossières, dans les jardins. Dans le fond, à cour, un clapier avec des lapins vivants. Avant-scène à jardin, un guéridon, des chaises.

JEANNOT, *couteau à la main, chantant à l'attention des lapins.* –

♪ L'amour est enfant de bohème, qui n'a jamais jamais connu de loi! Si tu ne m'aimes pas... ♪ Ah, que c'est beau, la musique, que c'est doux! N'est-ce pas, mes chers petits? Comme cela me ravit le cœur et oui, c'est vrai, comme cela adoucit les mœurs. À tel point que, non, décidément non, je ne peux plus...

Entre Solange.

SOLANGE. – Eh bien, Jeannot, qu'est-ce que tu fais? Tu en es où des lapins?

JEANNOT. – Ah, grand-mère... Euh... Eh bien... Je...

SOLANGE, *comptant les lapins.* – Quoi? Tu n'en as pas encore tué un seul?

JEANNOT. – Ah, écoute, grand-mère, je ne peux plus.

SOLANGE. – Tu ne peux plus quoi?

JEANNOT. – Je ne peux plus... Les lapins... Non, non, je n'y arrive plus.

SOLANGE. – Tu ne peux plus quoi les lapins ?

JEANNOT. – Je ne peux plus les tuer ! Je ne peux plus tuer de lapins !

SOLANGE. – Hein ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?
(*Appelant.*) Robert ! Robert !

Entre Robert.

ROBERT. – Quoi qu'il y a ?

SOLANGE. – Le gamin ne veut plus tuer de lapins.

ROBERT. – Hein ? Il ne veut plus tuer de lapins ?

SOLANGE. – Non. Plus de lapins.

ROBERT. – Et pourquoi ça, qu'il ne veut plus tuer de lapins ?

SOLANGE, à Jeannot. – C'est vrai, ça. Pourquoi donc tu ne veux plus tuer de lapins ?

JEANNOT. – Écoutez, grand-père, grand-mère, je suis désolé, c'est à cause de la musique. Elle m'est tellement entrée dans le cœur, elle y est entrée si profondément, que je ne peux plus. Quand je vois leur petit museau rose, leurs grands yeux innocents, leurs pattes duveteuses, je suis tout attendri et... je ne peux pas.

SOLANGE. – Défaillir ? Devant un lapin ?

ROBERT. – Mais tu es malade, Jeannot, tu es malade.

JEANNOT. – Non, c'est la musique. ♪ L'amour est enfant... ♪

SOLANGE. – Ah, ça suffit, Jeannot, maintenant ! Les lapins, c'est fait pour être tué. Sinon, à quoi que ça sert ? Voilà quatre

générations qu'on est tueurs de lapins au château des Écossières et ça ne va pas s'arrêter pour des histoire de musique. Non mais !
(*Elle sort un lapin du clapier et le tend à Jeannot.*) Allez, égorge-moi ça et que ça saute !

JEANNOT. – Non, grand-mère, non ! Regarde-le.

SOLANGE. – Quoi ?

JEANNOT. – Ses petites moustaches. Regarde ses petites moustaches.

SOLANGE. – Ses petites moustaches ?

ROBERT. – À coup sûr, il nous fait de la fièvre.

JEANNOT. – Regarde, regarde, comme il sourit. Le lapin me sourit, mamie.

SOLANGE. – Il sourit, ce lapin ? Tu as raison, Robert, il fait de la fièvre. Ce n'est possible autrement.

JEANNOT. – Non, non, je vous assure, je ne suis pas malade. C'est la musique qui m'a ouvert les yeux en même temps que le cœur. Je communique avec la nature. Je comprends son langage.

ROBERT. – Il cause avec les lapins ?

SOLANGE. – Elle t'a surtout chamboulé la cervelle, ta musique. Bon, maintenant, c'est assez. Tu vas me l'égorger, ce bête, oui ou non ?

JEANNOT. – Non, grand-mère, plus jamais, plus jamais je n'égorgerai de lapins !

ROBERT. – Ah, eh bien nous voilà beaux ! Quand je pense à mon père ! Qu'est-ce qu'il dirait ? Il doit se retourner dans sa tombe.

SOLANGE. – Non, mais tu te rends compte de la situation dans laquelle tu nous mets, Jeannot ?

JEANNOT. – Tout ce que vous voulez, mais plus de lapins !

ROBERT. – Il pourrait peut-être écorcher les agneaux, alors ?

SOLANGE. – Les agneaux ? Oui. (*À Jeannot.*) Les agneaux, ça va ?

JEANNOT. – Les agneaux ? Euh... Oh, oui. Les agneaux, ça ne me dérange pas. Tant qu'on ne touche pas aux lapins.

SOLANGE. – Bon. On va voir ce que ça donne.

JEANNOT. – Oh, merci grand-mère.

SOLANGE, *à Jeannot.* – Mais tu as intérêt à me l'écorcher proprement, cet agneau.

JEANNOT. – Oh, oui, grand-mère, ne t'inquiète pas, je l'écorcherai de tout mon cœur ! (*Aux lapins.*) Vous êtes sauvés, mes amis, vous êtes sauvés !

Solange, Robert et Jeannot sortent. Entre Philippine, qui entreprend de dresser le guéridon à l'intention d'Eugénie, qui la suit.

PHILIPPINE. – C'est que ça nous fait quand même un peu du trac, que vous soyez là, votre altesse, je ne dis pas ça contre vous, mais le chambard, ah la la, tout est sans dessus dessous, vous verriez la pauvre M^{me} Valmont, elle ne sait plus où donner de la tête et, comme on dit, tant va la cruche à l'eau qu'à la fin, hein, bon, eh bien voilà, elle se casse. Mais en même temps, c'est bien aussi, je veux dire que vous soyez là, c'est vrai, c'est vrai, parce qu'à l'ordinaire, ce n'est pas qu'on s'ennuie, mais il faut bien dire qu'ici il ne se passe pas grand' chose pour s'étonner. Enfin si, bon,

de temps en temps, parfois, tenez, tiens, l'autre jour, la Rosette, la voilà qui met bas un veau à trois pattes, bon, la Rosette, c'est une vache, mais quand même, ça fait une curiosité. Il faut dire qu'elle n'avait plus que du vin à boire, la pauvre bête, du vin, de la bière et du ratafia, oh la la, j'aime autant vous dire qu'elle n'allait plus bien droit. Vous me croirez si vous voudrez, mais quand elles ont vu ça, les femmes d'ici, elles ont dit : « Oh, eh bien, nous, maintenant, ceinture, parce que, hein, bon, c'est déjà assez compliqué comme ça ! » Hé, il faut les comprendre, vous vous imaginez, vous, un gamin à trois pattes, hein ? Les langes, tiens. Comment qu'il est, votre petit à vous ?

EUGÉNIE. – Je vous demande pardon ?

PHILIPPINE. – Votre gamin ?

EUGÉNIE. – Ah ! Ah, mais, ma foi, il est très bien, il est...

PHILIPPINE. – Tant mieux. Tant mieux. (*Pour elle même, pensivement.*) Pauvre Rosette, quand même... Ah la la... (*À Eugénie.*) Bon, eh bien, voilà, tout est prêt.

EUGÉNIE. – Merci, mademoiselle

PHILIPPINE. – Service.

Philippine sort.

EUGÉNIE, *s'attablant et écrivant.* – « Chère sœur Philomène, ma Fifi, tu seras heureuse d'apprendre que nous venons d'arriver dans la vallée du Surmelin pour assister aux préparatifs de cette opérette que les villageois comptent chanter à l'empereur. Quel dommage que tu aies dû t'absenter à ce moment précis, mais tes raisons sont impérieuses et crois bien que je les respecte autant que je les comprends, même si je m'inquiète un peu

des conséquences que pourrait avoir ta maternité sur ta vie religieuse : l'église est demeurée, hélas, assez fermée sur la question ; dans l'hypothèse où l'on te ferait reproche de ta nouvelle condition, ne manque surtout pas de me le faire savoir, j'ai quelques entrées au Vatican : il n'est d'obstacles si hauts qu'elle ne puissent aplanir. J'espère par ailleurs que M^{gr} Legranloup saura reconnaître sa part de responsabilité. Enfin, ma Fifi, j'ai hâte de rencontrer le beau poupon que tu t'apprêtes à mettre au monde. Si l'on m'avait dit ! Bref. Nous voilà donc dans le Surmelin, au château des Écossières. Le comte de Guillouart est l'être le plus charmant du monde et nous avons pour le temps que nous voulons l'entière jouissance des lieux : c'est divin. L'empereur ne se sent plus de joie, ravi de tenir sous peu un rôle d'envergure dans la fameuse opérette. Pour l'heure, il vocalise au bord de l'étang, déclenchant des averses intempestives et provoquant la migration prématurée des oiseaux voyageurs. Mais qu'importe ? Louis est plus heureux que depuis des années. Il faut bien s'accommoder de quelques maux s'ils sont les artisans d'un bien, fût-ce l'équivalent de l'extraction à vif d'une molaire. J'attends d'un instant à l'autre M. Auguste-Adrien Foirenpeu de la Brouette, qui fut autrefois mon professeur de musique et, par un hasard exquis, se trouve en charge de la composition de l'opérette. Il semble qu'il éprouve quelque difficulté à achever celle-ci et je compte bien l'aider à les lever. C'est que les auditions commencent dès ce soir ici même, au château. Mais le voici ! Je le reçois et reprends aussitôt le fil de cette lettre. » (*Entre Auguste-Adrien Foirenpeu de la Brouette.*) Mon cher maître, vous voici ! Enfin, enfin, je vous retrouve !

A.-A. FOIRENPEU DE LA BROUETTE. – Mes hommages, votre altesse. L'honneur que vous me faites est immense. Je suis votre humble serviteur.

EUGÉNIE. – C'est moi, maître, qui suis honorée de votre présence. Prenez place, je vous prie, prenez place. (*À quelque domestique.*) S'il vous plaît. (*Le, la ou les domestiques disposent des mignardises et servent des boissons.*) Maître, vous n'avez pas changé. Un peu blanchi, peut-être...

A.-A. FOIRENPEU DE LA BROUETTE. – Je reconnais bien là mon élève, taquine, piquante, insolente presque, si je puis me permettre, votre altesse.

EUGÉNIE. – Je vous assure, maître.

A.-A. FOIRENPEU DE LA BROUETTE. – Il est vrai qu'à vous revoir le fardeau des années s'envole et qu'un instant mon crépuscule se croit plus fringant que l'aurore.

EUGÉNIE. – Trinquons. À nos retrouvailles.

A.-A. FOIRENPEU DE LA BROUETTE. – À votre grâce.

Ils boivent.

EUGÉNIE, *à propos de la boisson.* – Mais qu'est-ce ?

A.-A. FOIRENPEU DE LA BROUETTE. – Du cidre, ce me semble.

EUGÉNIE. – Du cidre ?

A.-A. FOIRENPEU DE LA BROUETTE. – Selon toute apparence, du cidre. Fort en goût, épais, collant aux muqueuses. Oui, du cidre, et de Bretagne en toute hypothèse.

EUGÉNIE. – Bretagne ?

A.-A. FOIRENPEU DE LA BROUETTE, à propos des mignardises. – Hypothèse que du reste semble vouloir confirmer la présence de petites galettes à l'andouillette sur le plateau.

EUGÉNIE. – De la... ? Mais... Je suis confuse, maître. Souhaitez-vous boire autre chose ? (*Appelant.*) S'il vous plaît !

A.-A. FOIRENPEU DE LA BROUETTE. – Non, non, votre altesse, laissez. Le cidre est parfait. Je goûte ce breuvage autant que les autres.

EUGÉNIE. – Bien. Allons au fait. On m'a dit en confidence, cher maître, que vous peinez à mettre un terme à cette opérette que vous composez pour les villageois de la vallée...

A.-A. FOIRENPEU DE LA BROUETTE. – « La Fiancée du Surmelin »...

EUGÉNIE. – Voilà. Est-ce vrai ? Auguste-Adrien, est-ce vrai ? Un instant, oubliez l'impératrice, oubliez l'élève, voyez en moi l'amie à qui vous confier sans crainte. Nommer et dépendre ses tourments suffit parfois à rompre le sortilège dont ils nous occupent. Dites-moi tout ce qui vous pèse, dites-le moi. Je vous en prie.

A.-A. FOIRENPEU DE LA BROUETTE. – Ah... C'est une peine ancienne, votre altesse, un chagrin si lourd, je crains de vous accabler...

EUGÉNIE. – Ayez garde de me croire encore l'enfant que vous avez connue. Dites-moi.

Un temps.

A.-A. FOIRENPEU DE LA BROUETTE. – Soit. C'est un aveu de conséquence, mais j'endurerai que vous ne me trouviez plus digne de paraître devant vous une fois que je vous l'aurai fait.

EUGÉNIE. – Parlez.

A.-A. FOIRENPEU DE LA BROUETTE. – C'était il y a cent ans, c'était hier. J'étais au sommet de la gloire. « Tendre pavane au soir couchant » triomphait à Paris, « La sorcière du bal masqué » à Berlin, à Milan « Coucous et rossignols ». Partout j'étais joué, partout les bis, les vivats, les louanges. Sur mon nom les foules se pressaient, les salles étaient prises d'assaut. Chaque jour, un pont d'or m'était offert. À Saint Petersburg, le duc Boulgakov, vingt mille roubles pour une aria – une aria. Mais je gardais la tête froide, car elle était couronnée d'un bonheur bien plus authentique. Alma, ma chère Alma, mon épouse adorée venait de donner naissance à la plus ravissante créature qui ait jamais vu le jour, une enfant si parfaite, si pure, si douce qu'à poser le regard sur elle des larmes de joie montaient aux yeux. La petite n'avait pas dix mois. Nous fûmes invités à passer quelques jours non loin d'ici chez des amis. C'était en juin, je ne m'en souviens que trop bien, le temps était radieux. J'allais par les chemins, je cueillais au bec des oiseaux les thèmes de mes compositions. Alma gardait notre petite dans la maison de nos amis. Et puis un jour...

Un temps.

EUGÉNIE. – Poursuivez.

A.-A. FOIRENPEU DE LA BROUETTE. – Il y avait à deux pas du village une allée bordée de magnolias en fleur et je voulais que, de ses yeux d'enfant, notre fille pût contempler cette splendeur. Je la portais dans son petit berceau d'osier, enveloppée d'un linge

blanc brodé à mes initiales... À mi-chemin, il nous faut traverser un pont et j'ai le malheur alors de tendre l'oreille. Le chant de la rivière, ondoyant, limpide, vif, m'attire, s'empare de mon âme. Cette mélodie qu'il me dicte, c'est la plus belle du monde, elle m'emplit, me submerge et puis bientôt m'aveugle. J'ai fermé les yeux et, sans même m'en apercevoir, posé sur le parapet du pont le berceau de l'enfant. Tout à ma folie créatrice, je dirige un orchestre imaginaire, mes bras s'envolent, mes mains s'agitent en tout sens, je m'exalte, je conduis la symphonie de la nature, j'exulte, et là, soudain, le choc, léger, presque imperceptible, le choc, et puis un cri, son cri. J'ouvre les yeux, vision d'horreur, le parapet est nu. Sur l'eau, en contrebas, le berceau de ma fille tangue et roule emporté par la force inexorable du courant. Ah ! Je me précipite, je cours, je crie, je hurle, mais déjà, déjà le berceau n'est plus visible, dérobé à ma vue par l'ombre profonde et froide des saules... (*Un temps.*) Tout fut vain. Des heures, des jours durant nous avons battu la rivière et ses rives, en vain... En vain. (*Un temps.*) Un silence de mort. (*Un temps.*) Et je reste là, et je demeure ici, et je meurs chaque soir, et je renaiss matin, chaque jour, oui, je renaiss, car oui, peut-être, oui, qui sait, peut-être ?

EUGÉNIE. – Mon maître, mon cher maître... Il n'est pas de douleur qui supplante la vôtre et je serais folle de me croire celle qui vous en pourrait soulager. Le temps qui passe vous garde captif d'un seul instant terrible. Pour moi, pas un jour ne s'éteint sans que je me remémore cet art de la joie, la musique, que vous sûtes si bien m'enseigner. Pas un jour sans Bach, sans Mozart, pas un jour sans vous. Pardonnez-moi, mon cher maître, il me faut vous dire cela qu'à servir votre art à nouveau vous ne trahiriez ni votre chagrin ni votre fille, bien au contraire. Songez que le plus

beau des poèmes fut écrit par un père tout aussi éploré que vous l'êtes, « sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit ». Il n'est de nuit si longue que le jour n'en dissipe les ténèbres, ni de silence si profond qu'il ne soit le prélude d'un chant. Votre musique est là, comme « un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur. » Laissez-la sonner, elle fleurira bientôt le tombeau de vos regrets. (*Un temps.*) Je vous en prie, prenez appui sur mon bras, je veux aller avec vous au lieu de votre malheur et vous y voir rompre à tout jamais votre vœu de douleur.

A.-A. FOIRENPEU DE LA BROUETTE. – Ah, la terrible chose que vous me demandez là, votre altesse ! Je ne sais... Non, je ne sais...

EUGÉNIE. – Venez.

A.-A. FOIRENPEU DE LA BROUETTE. – Mon enfant...

EUGÉNIE. – Voilà. Venez.

A.-A. Foirenpeu de la Brouette et Eugénie sortent. Entrent Marie-Julienne, indignée, suivie de M^{me} Valmont, débordée.

MARIE-JULIENNE. – C'est une question de dignité, madame ! Oui, madame, une question de dignité, vous m'avez bien entendu ! On est de Riec-sur-Belon ou on ne l'est pas. Oui, on peut renoncer aux sabots, oui, on peut renoncer à la coiffe bigoudène, mais à la galette à l'andouillette, ça, non, madame, jamais ! Ce que vous me demandez là, madame, c'est de trahir mes aïeux, oui, madame, si, madame, c'est de trahir maman. Parce que je la revois, moi, maman, je la revois sur son lit de douleur, le boyau frais dans une main, la tripe au vin dans l'autre, fourrant, fourrant encore, fourrant toujours, infatigablement,

inlassablement, la tripe dans le boyau jusqu'à son dernier souffle, confectionnant sans relâche l'andouillette ancestrale. Ah, quel amour elle avait, quel amour – pouvez-vous seulement le comprendre ? Maman est là, souffrant mille maux, à l'article de la mort, et, délaissant un moment l'odorante saucisse, elle m'attire tout contre elle : « Ma fille, tu peux tout perdre », me dit-elle, et sa voix n'est qu'un souffle rauque et ténu, à peine audible, « tu peux tout perdre, tes sabots, ta coiffe et ton pucelage, mais ne perds pas, ne perds jamais, jamais, tu m'entends, ma fille, la recette de la galette à l'andouillette. Argh... — Maman, ô maman, je te le jure, maman, ô maman ! » Et chaque jour depuis vingt ans, chaque jour que Dieu a fait – et en vingt ans, croyez-moi, il en a fait beaucoup –, j'ai cuisiné la galette à l'andouillette et pour rien au monde, rien au monde, je ne renoncerais à la promesse faite à maman. Ce soir comme chaque soir, ce sera de la galette à l'andouillette. Empereur ou pas. Impératrice ou pas. Ô maman, pardonne-les, ils ne savent pas ce qu'ils font ! Et puis d'ailleurs, hein, qu'est-ce que je pourrais bien leur cuisiner d'autre, hein ? Vous pouvez me le dire ? Je ne vais quand même pas leur faire du lapin à la mou... (*Elle avise les lapins.*) ... tarde... Bon, d'accord, mais c'est bien pour vous faire plaisir. Et n'allez pas le répéter partout. Bon. (*M^{me} Valmont sort. Marie-Julienne s'approche de la cage et s'empare du couteau.*) Toi, le gros, là, viens voir un peu ici. Viens ici, petit, petit, petit...

*Pendant que Marie-Julienne redouble d'ardeur pour pour-
fendre le gros lapin, provoquant de nombreuses hémorragies
dans le clapier, entre Rastagnac.*

RASTAGNAC. – Ah, nom de Dieu de nom de Dieu, ces deux échappés des Petites Maisons m'ont mis en retard ! Se perdre dans

la forêt, des gendarmes ! Aux arrêts, cour martiale, Cayenne ! Ah mais ! Et puis voilà, j'ai couru, je suis tout – ah ! Et puis j'ai soif, j'ai soif. À boire ! À boire ! (*Avisant le cidre.*) Ah ! (*Buvant d'un trait le contenu d'un verre. S'étouffant.*) Ah, pouah ! Mais qu'est-ce que c'est que cet extrait de fosse à purin ? (*Avisant Marie-Julienne.*) Toi, là ! Toi, oui, toi. Va me chercher du vin et que ça saute ! Pouah !

MARIE-JULIENNE, *au lapin.* – Je reviens.

RASTAGNAC, *à Marie-Julienne.* – Ah, mais vite, bouge-toi un peu ! Et tâche de faire savoir à l'empereur que je suis arrivé ! (*Marie-Julienne sort.*) Regardez-moi cette grosse empotée, ça sent son Ploërmel à plein nez, ça, sa consanguine de Pont-Aven, front bas et chapeau rond, fest-noz et cornemuse, pouah ! Des panses de brebis musicales, il faut être breton ! Et puis leurs galettes ! Parlez-moi de gastronomie ! (*Sans prendre garde qu'il s'agit de galettes à l'andouillette, Rastagnac commence d'en manger une. S'étouffant.*) Ah ! Ah !

Entre Napoléon, un exemplaire de la Gazette du Surmelin à la main. Tout le dialogue qu'il a avec Rastagnac est composé de grognements de ce dernier qui tente de ne pas s'étouffer avec le morceau d'andouillette qu'il ne peut ni avaler ni cracher, l'obligeant à boire des gorgées de cidre, ce qui ne fait qu'aggraver son état.

NAPOLÉON. – Ah, vous êtes ici, monsieur le préfet. Je suis bien aise de vous voir. Comment allez-vous ? Comment ? Oui, oui, nous sommes arrivés tout à l'heure. L'impératrice ? Par ici, je suppose, ou bien par là. Les lieux sont magnifiques, c'est l'idéal pour cette audition. Comment ? Oui, une idée ravissante qu'ont

eue les villageois. C'est comme un rêve. Je suis aux anges. Vous aussi? Tant mieux. Mais tout de même, je suis inquiet. Vous avez lu le journal? C'est la guerre, ou presque. Avec des ours, en plus. Comme si je n'avais que ça à faire! J'ai déjà bien du mal à maintenir le calme dans mon propre pays, les ouvriers qui se mettent en grève, les hospices publics qui réclament de l'argent, les écoles qui veulent devenir obligatoires et gratuites – gratuites! Non, non, je ne sais plus où donner de la tête. Comment? Ah oui, oui, bien sûr, je sais, naturellement, l'armée, il faut donner l'armement, naturellement, et je la donne, je la donne, mais elle ne peut pas faire que cela, l'armée, tout de même. Il y a des parades à faire aussi. Et puis des conquêtes. Que je sache, il y a encore un peu de travail en Algérie, n'est-ce pas? Et oui, et aussi au Sénégal, vous avez raison. Et en Asie également, parfaitement, c'est vrai. Et puis, entre nous, c'est une chose de faire rentrer les gens chez eux à la pointe du fusil, encore faut-il qu'ils y restent. Mais non! Tous les samedis, les revoilà, comme si d'une semaine sur l'autre j'allais changer d'avis et infléchir ma politique. Il faut qu'ils soient stupides, car, n'est-ce pas, toute mon action, tout ce que j'entreprends, toutes ces belles réformes soigneusement élaborées, mûrement réfléchies, amoureuxment concoctées entre les personnes les mieux avisées du monde, mes amis, c'est pour leur bien. Leur bien. Eh oui! Comment? Ils sont mal informés? Oui, c'est vrai, sans doute, mais enfin, ce n'est pas ma faute s'ils ne lisent pas, ils n'ont qu'à apprendre, ils n'ont qu'à aller à l'école, ils n'avaient qu'à y aller, enfin! Quand je pense à toute cette belle presse objective, indépendante, qu'on ne censure plus qu'à peine ou qui a le bon goût de le faire elle-même, ils pourraient en jouir chaque soir, chaque matin, mais non! Voilà! Non, on préfère crier, s'agiter, casser, réclamer tout et

n'importe quoi, une chose et son contraire, plus de liberté, moins d'insécurité, moins de travail, plus d'argent. Et puis surtout ce qu'il adorent, ce qu'ils adorent, c'est pleurnicher. À la moindre tape sur les doigts, pour un oui, pour un non, ça gémit, ça geint, ça pleure. Ah, et là, ah la la, ça, oui, ah oui, ils sont bien contents de les trouver, les hospices publics, pour faire soigner leurs petits bobos. Et ça pleure, et ça geint, mais quoi ? Qu'est-ce qu'un œil ? Qu'est-ce qu'une main ? On voit très bien d'un œil, on mange très bien d'une main. Je vais vous dire, mon cher Raſtagnac, le peuple, je le connais, c'est mon peuple, c'est lui qui m'a porté au pouvoir, c'est dire si je le connais. Mais ces agités, là, ce n'est pas le peuple, c'est la populace. La populace ! Un ramassis d'ignorants, de gueux, d'imbéciles, de ploucs, d'arriérés. Et tenez, je ne serais pas étonné de découvrir derrière l'agitation de toute cette racaille la main d'une puissance étrangère. Comment ? Mais si, mais si, une puissance étrangère, je vous le dis, je le sais. Tout va tellement bien dans ce pays, ce n'est pas possible autrement. D'ailleurs, d'ailleurs, j'ai diligenté une enquête de nos services de police pour établir les faits. Comment ? Qui ? Mais les Prussiens, Raſtagnac, les Prussiens, qui d'autre ? Vous avez déjà vu un Prussien de près ? C'est insoutenable. Vous voyez le crotale ? Vous voyez le cloporte ? À mi-chemin. Ils sont capables de tout. Tenez, ces ours, des ours anthropophages, eh, qui, à part les Prussiens ? Des ours tueurs d'enfants ! Pensez-y, Raſtagnac, pensez-y ! Tout cela alors que je m'appête à tenir le rôle de ma vie dans une opérette à ma gloire ! Tenez, tout cela me prend là, droit à la gorge, j'en étouffe !

Napoléon avale un verre de cidre, s'étouffe pour de bon, tente de juguler l'asphyxie provoquée par le cidre en mangeant une galette, s'étouffe plus encore. Entre Marie-Julienne qui

pose une bouteille de vin sur le guéridon et qui, cependant que Rastagnac et Napoléon prennent la bouteille de vin d'assaut, retourne à ses tentatives d'assassinat du lapin.

MARIE-JULIENNE, *au lapin*. – Viens là, mon kiki, viens là, mon lapinou, viens là mon petit pinou joli...

Entrent Eugénie et A.-A. Foirenpeu de la Brouette.

EUGÉNIE, *à A.-A. Foirenpeu de la Brouette*. – Cher maître, tout est pour le mieux à présent. Vos larmes ont purgé votre âme de son antique chagrin et leur eau, mêlée à celle de la rivière, rejoint le cher souvenir de votre enfant. Déjà, votre front est plus serein et la lueur qui s'est allumée dans vos yeux, cette lueur me dit qu'à vos oreilles tintent d'ores et déjà les dernières mesures de « La fiancée du Surmelin ». Rejoignons l'empereur et tous les villageois, les auditions sont sur le point de commencer. Venez. (*À Napoléon et Rastagnac.*) Ah, qui vois-je ? Bien le bonjour, monsieur le préfet.

RASTAGNAC. – Mes hommages, votre altesse. Je vous prie de pardonner mon absence lors de votre arrivée, un regrettable incident, je...

EUGÉNIE. – Aucune importance, cher monsieur. Nous sommes ici pour la musique, rien de trop protocolaire. (*À Napoléon.*) Louis, mon ami, je vous vois bien rouge et bien essoufflé. Serait-ce l'excès de vocalises ? Permettez-moi de vous présenter M. Auguste-Adrien Foirenpeu de la Brouette, mon maître de musique, à qui l'on doit cette opérette.

A.-A. FOIRENPEU DE LA BROUETTE, *à Napoléon*. – Mes respects, votre altesse. Je suis très fier de l'honneur que vous me

faites de bien vouloir chanter dans cette œuvrette indigne de votre grandeur.

NAPOLÉON. – Tout l'honneur est pour moi, monsieur. Eugénie m'a tant parlé de vous ! J'admire sans réserve jusqu'à la plus petite de vos notes.

EUGÉNIE. – Les villageois déjà se pressent. Ils sont venus en foule pour l'audition. Qu'attendons-nous ? Allons-y nous aussi. Ne perdons pas de temps.

MARIE-JULIENNE, *au lapin*. – Mais tu vas te laisser faire, oui, espèce de sale bête ? (*Entrant dans le clapier.*) Attends un peu...

RASTAGNAC, *à Eugénie*. – Votre altesse, un moment, s'il vous plaît.

EUGÉNIE. – Oui, monsieur le préfet ?

RASTAGNAC. – Je crains fort, hélas, qu'il faille annuler cette audition et vraisemblablement toute cette opérette.

EUGÉNIE. – Comment ?

NAPOLÉON. – Quoi ?

EUGÉNIE. – Expliquez-vous. Annuler l'audition ?

RASTAGNAC. – Un drame affreux endeuille toute la vallée. L'indigente répondant au patronyme de Souillette et qui doit tenir dans l'opérette le premier rôle au côté de l'empereur, (*– à Napoléon –*) votre altesse, (*– à Eugénie –*) cette jeune femme a disparu.

NAPOLÉON & EUGÉNIE. – Disparu ?

RASTAGNAC. – Corps et bien. En dépit de battues incessantes menées depuis plusieurs jours avec toute la rigueur et toute l'effi-

cacité de la gendarmerie secondée par de courageux volontaires, il n'en a pas été décelé la moindre trace. De deux choses l'une. Ou bien son compagnon, un ours que l'on croyait apprivoisé, sera inopinément retourné à sa sauvagerie naturelle et l'aura dévorée...

NAPOLÉON. – Non ? Un ours ?

RASTAGNAC. – Ou bien, car elle vit au fond des marais dans une cahutte insalubre, elle se sera noyée.

A.-A. FOIRENPEU DE LA BROUETTE. – Ah !

EUGÉNIE, à A.-A. *Foirenpeu de la Brouette, le soutenant.* – Maître, maître... (*À Rastagnac.*) Monsieur le préfet, pouvez-vous nous assurer que tout a été mis en œuvre pour la retrouver ?

RASTAGNAC. – Tout, votre altesse, tout, tout, oh la la, tout, tout, vraiment tout, tout, tout... Hélas, hélas ! Oui, hélas ! Enfin, il est trop tard. Voilà, c'est fini. Voilà, voilà, hélas, hélas.

NAPOLÉON. – Mais... Alors... Plus d'opérette ?

RASTAGNAC. – Hélas.

A.-A. FOIRENPEU DE LA BROUETTE. – Noyée... Noyée... Ah... Ah...

RASTAGNAC. – Hélas, hélas. Eh oui, hélas. Bon. Bien. Le devoir m'appelle. Il me faut prendre congé.

EUGÉNIE. – Mais...

RASTAGNAC, à Napoléon. – Je ne saurais trop conseiller à vos altesses de rentrer dès que possible à Paris. Dans l'hypothèse où l'ours serait coupable, il rôde encore et la région n'est pas sûre. D'ailleurs, je vous dépêche sur le champ des gendarmes pour vous escorter jusqu'à la gare.

NAPOLÉON. – Mais...

RASTAGNAC, à Napoléon. – Mes respects. (*À Eugénie.*) Mes hommages. (*Rastagnac commence de sortir dans un silence de mort. En aparté.*) Eh bien, voilà, une bonne chose de faite! Ha ha ha! Et hop!

MARIE-JULIENNE. – Ah, je t'ai touché, je t'ai touché!

EUGÉNIE. – Mais c'est une catastrophe... (*À propos de l'arrivée imminente de Souillette et ses amis.*) Quel est ce bruit? Entendez-vous?

Tous tendent l'oreille. Entrent Souillette, ses amis de la forêt et l'ours Ernest.

NAPOLÉON. – Mais qu'est-ce? Qu'est-ce?

EUGÉNIE. – Serait-ce...?

NAPOLÉON. – C'est un ours! C'est un ours! C'est lui!

Napoléon se cache derrière Eugénie.

RASTAGNAC, alors qu'il était presque tout à fait sorti, en aparté. – Hein? Quoi? Non! Mais comment, mais comment, mais comment est-ce possible? Trahison!

SOUILLETTE, à Eugénie et Napoléon. – Votre altesse, vos altesse, pardonnez cette intrusion intempestive...

EUGÉNIE. – Serais-tu...?

SOUILLETTE. – Oui, votre grâce, c'est moi, celle qu'on appelle Souillette, moitié sorcière, moitié simplette, moitié nymphette, l'enfant des marais. Et voici tous mes amis, le cerf, la biche, les faons, le canard, la belette et la grenouille. Tous sont venus à mon

secours, guidés par le fidèle Ernest, mon ours bienaimé, le plus valeureux de tous les ours.

ERNEST. – Ho ho ho !

NAPOLÉON, *effrayé*. – Ah !

RASTAGNAC. – Malheur ! Le monstre vit toujours ! Que ne l'ai-je achevé d'un coup bien ajusté entre ses grosses babines ?

EUGÉNIE, *à Souillette*. – Relève-toi, belle enfant des marais. Dis-nous ce qui t'est arrivé.

A.-A. FOIRENPEU DE LA BROUETTE, *à propos de Souillette*. – Ah, mais ce visage, ce visage... Serait-ce... ? Non ! Je rêve... Je...

SOUILLETTE. – Un homme méchant, un homme cruel...

ERNEST. – Grr, grr !

RASTAGNAC, *en aparté*. – Abomination ! Scandale ! Mais quel enfer ! Mon stratagème tombe à l'eau, si je puis m'exprimer de la sorte. Que faire ?

SOUILLETTE. – ... me retenait prisonnière dans une cave obscure et froide.

EUGÉNIE. – Mais cet homme, qui est-il ?

SOUILLETTE. – Je ne sais, votre altesse. Il avait soin de dissimuler son visage derrière un masque.

RASTAGNAC, *en aparté*. – Hé hé !

SOUILLETTE. – Tout ce que je puis dire de lui, c'est qu'il est assez petit, pour ne pas dire trapu, voire courtaud...

RASTAGNAC, *en aparté*. – Hein ? Quoi ? Non, mais quelle audace !

SOUILLETTE. – ... qu'il a la panse si monstrueusement enflée qu'elle semble prête d'exploser à chaque mouvement qu'il fait...

RASTAGNAC, *en aparté*. – Quoi? Mon bidou, une panse? Mais je lui couperai la langue!

SOUILLETTE. – ... qu'il a l'haleine fort chargée...

RASTAGNAC, *en aparté*. – Et le nez aussi!

SOUILLETTE. – ... la voix grailonnante...

RASTAGNAC, *en aparté*. – Et les oreilles!

SOUILLETTE. – ... et qu'en dépit des mots compliqués qu'il emploie, c'est un homme aux appétits vils et grossiers.

RASTAGNAC, *en aparté*. – Je t'en montrerai, moi, des appétits, misérable bernache!

ERNEST. – Grr! Grr!

SOUILLETTE, *à Ernest*. – Mais c'est fini à présent, grâce à toi, mon Ernest, (*– aux bêtins –*) grâce à vous, mes amis.

CERF. – Warf warf.

SOUILLETTE. – Oui, merci.

BICHE. – Aouh? Aouh?

SOUILLETTE. – Non ce n'est pas lui, mais...

CERF. – Warf warf, warf warf, warf warf.

SOUILLETTE. – Tu as raison, mon ami.

BICHE. – Aouh aouh, aouh aouh, aouh aouh, aouh aouh.

SOUILLETTE. – Allons, pas de disputes.

CERF. – Warf warf, warf warf, warf warf.

BICHE. – Aouh aouh, aouh aouh, aouh aouh, aouh aouh.

CERF. – Warf warf, warf warf, warf warf.

BICHE. – Aouh aouh, aouh aouh, aouh aouh, aouh aouh.

SOUILLETTE. – Stop ! Pour la compréhension des spectateurs, cette scène sera doublée en français.

CERF. – Votre altesse, je suis heureux d'avoir délivré Souillette.

SOUILLETTE. – Oui, merci.

BICHE. – Allons, comme tu y vas ! C'est peut-être toi qui t'es glissé par la fenêtre ?

SOUILLETTE. – Non, ce n'est pas lui, mais...

CERF. – Je faisais le guet, madame, et faire le guet, c'est primordial.

SOUILLETTE. – Tu as raison, mon ami.

BICHE. – Non mais écoutez-le ! « C'est primordial de faire le guet ! » Quel crâneur !

SOUILLETTE. – Allons, pas de dispute.

CERF. – Parfaitement, primordial ! Faire la courte échelle, tout le monde peut le faire ! Mais le guet ! Il faut un esprit vif, une vue perçante, un sens inné de l'improvisation.

BICHE. – Tu parles ! Tu as dit que tu faisais le guet pour t'éloigner ! Tu es un vrai couard ! La vérité, c'est que tu avais peur, peur que le ravisseur de Souillette n'arrive !

CERF. – Peur de cette grosse andouille ? Jamais de la vie ! Retire tout de suite ce que tu as dit !

BICHE. – Jamais, tu m'entends ? Jamais !

BAMBI. – Maman, c'est quoi un couard ?
FLEUR. – Pourquoi papa c'est un couard ?
BAMBI. – J'ai dit la première !
FLEUR. – Tais-toi, toi ! Maman, Bambi m'embête.
BAMBI. – Tu sais ce qu'il te dit, Bambi ?
FLEUR. – Aïe ! Maman ! Bambi m'a tapée !
BAMBI. – Même pas vrai ! Même pas vrai !
FAONNETTE. – « La peur mène à la colère, la colère mène à la haine, la haine mène à la souffrance. »
BAMBI & FLEUR, à *Foannette*. – Ah, toi, la ferme !
FAONNETTE. – « Vouloir dominer les autres par un ton grossier, c'est croire s'élever en chaussant des sabots. »
BAMBI. – Oh, ce qu'elle m'énerve !
FLEUR. – Je te jure, j'aurais des mains, je l'étranglerais !
SOUILLETTE. – Allons, allons, mes amis, du calme !
BELETTE. – Oui, on entend que vous ! Voici les empereurs des humains, ne faisons pas honte à Souillette !
SOUILLETTE. – Jamais je n'aurais honte de vous ! Je suis libre grâce à vous ! Tout le monde m'a aidée. N'est-ce pas, grenouille ?
GRENOUILLE. – Oui ! Moi, j'ai cherché partout.
CANARD. – Coin coin coin, dans tous les coins.
GRENOUILLE. – Dans la mare...
CANARD. – Dans la forêt...

GRENOUILLE. – Partout, partout...

CANARD. – Mais pas de Souillette!

BELETTE. – Oui! Il faut vous raconter, mes amis, l'aventureuse évasion de Souillette! Après être monté sur le dos de la biche...

CERF. – Alors que je faisais le guet.

BELETTE. – ... alors que le cerf faisait le guet, je me suis fauflé entre les barreaux de la fenêtre et là, j'ai vu...

TOUS. – Quoi?

BELETTE. – Souillette.

TOUS. – Ah!

BELETTE. – Attachée.

TOUS. – La pauvre!

BELETTE. – N'écoutez que mon courage...

CERF. – Moi, je faisais le guet.

BICHE. – Mais tais-toi donc!

BELETTE. – Je me glisse et la je vois.

TOUS. – Quoi?

BELETTE. – La pauvre Souillette endormie! Je grimpe, je ronge la corde, je vole la clé de la porte et hop! Sauvée!

TOUS. – Bravo!

CERF. – Et moi...

TOUS. – Tu faisais le guet!

CERF. – Oui, voilà.

EUGÉNIE. – Oui, ton calvaire est fini, Souillette, et je t'assure que l'empereur et moi-même mettrons toute notre ardeur à débusquer et à châtier l'ignoble individu qui t'a tourmentée de si répugnante manière.

NAPOLÉON. – Assurément ! Et s'il le faut, c'est l'armée que j'enverrai !

A.-A. FOIRENPEU DE LA BROUETTE. – Ce visage... Non, c'est impossible... (*À Souillette.*) Mademoiselle... Pardonnez-moi, mais...

SOUILLETTE. – Monsieur ? (*En aparté.*) Cette voix, je... Comme un chant d'autrefois...

A.-A. FOIRENPEU DE LA BROUETTE. – J'ose à peine vous le dire, mais vous êtes le vivant portrait de ma défunte femme, Alma, mon Alma adorée...

SOUILLETTE. – Oui ? Monsieur, je... (*En aparté.*) Cette voix ! D'où vient-elle ? Cette voix...

A.-A. FOIRENPEU DE LA BROUETTE. – Qui sont vos parents, mon enfant ?

SOUILLETTE. – Hélas, monsieur, je n'ai point de parents, le destin m'a voulu orpheline.

A.-A. FOIRENPEU DE LA BROUETTE. – Ah !

SOUILLETTE. – Je fus trouvée par Ernest, mon ami l'ours, flottant à la surface des eaux dans un petit panier d'osier...

A.-A. FOIRENPEU DE LA BROUETTE. – Ah !

SOUILLETTE. – ... et si le temps a rongé l'osier de mon panier jusqu'à le faire disparaître, j'ai su préserver de sa morsure

impitoyable cet énigmatique morceau du linge dont j'étais enveloppée...

Souillette tend à A.-A. Foirenpeu de la Brouette un morceau de linge blanc brodé.

A.-A. FOIRENPEU DE LA BROUETTE, *tenant le linge et lisant les initiales brodées.* – Ah! Ah! ... F. B!

A.-A. Foirenpeu de la Brouette manque de s'évanouir. Napoléon et Ernest se portent à son secours. Eugénie lit les initiales brodées.

EUGÉNIE. – « A.-A. F. B. » Auguste-Adrien Foirenpeu de la Brouette! (*À Souillette, à propos d'A.-A. Foirenpeu de la Brouette.*) Il est... Vous êtes...

SOUILLETTE, *à Eugénie.* – Sa fille!

RASTAGNAC, *en aparté.* – Quoi?

A.-A. FOIRENPEU DE LA BROUETTE. – Ma fille!

RASTAGNAC, *en aparté.* – Mais qu'est-ce que c'est que cette soupe aux larmes?

SOUILLETTE. – Papa!

A.-A. FOIRENPEU DE LA BROUETTE. – Ah, ah!

Souillette et A.-A. Foirenpeu de la Brouette s'étreignent.

NAPOLÉON. – Ah, quel beau pays que le mien, tout s'y finit toujours très bien. Le père et sa fille réunis! Ce n'est pas chez les Prussiens qu'on verrait ça.

RASTAGNAC, *en aparté.* – Quoi? Mais c'est immonde! On se moque du monde! Une tomate, une tomate, toute mon eau pour

une tomate! (*Les lapins ensanglantés parviennent à s'échapper de leur cage, Marie-Julienne, couteau à la main, à leurs trousses.*)
Qu'est-ce que ça encore?

MARIE-JULIENNE. – Je t'aurai, tu m'entends, je t'aurai!

RASTAGNAC, *en aparté*. – Et revoilà la créature du Bigouden à présent!

SOUILLETTE, *s'interposant entre Marie-Julienne et ses proies lagomorphes*. – Non, non! Ces petites bêtes sont innocentes!

MARIE-JULIENNE. – Hein?

SOUILLETTE. – Elles ne méritent pas d'être blessées. Comme tous les êtres vivants sur cette terre, elles ont un cœur et elles souffrent.

MARIE-JULIENNE. – Hein?

SOUILLETTE. – Elles ont des sentiments.

MARIE-JULIENNE. – Hein?

RASTAGNAC, *en aparté*. – Oh, ça y est, ça y est, je sens qu'elle va chanter! Oh non, pitié!

SOUILLETTE. – Et comme tout est pour le mieux dans le plus beau des mondes, je me sens... Je me sens...

RASTAGNAC, *en aparté*. – Oh, non, voilà, ça y est!

SOUILLETTE. – Je me sens de chanter!

RASTAGNAC. – Ah!

[Chanson de Souillette et des animaux, accompagnés par l'empereur, sa femme A.-A. Foirenpeu de la Brouette.]

Cependant que tout ce petit monde chante, Rastagnac et Marie-Julienne tiennent en avant-scène deux discours.

MARIE-JULIENNE, *en aparté*. – Eh bien, voilà mon lapin à la moutarde qui danse, maintenant.

RASTAGNAC, *en aparté*. – Tout est fichu par la faute de cette moule de rivière dodécaphonique !

MARIE-JULIENNE, *en aparté*. – Pas avec une andouillette que ça arriverait, ça.

RASTAGNAC, *en aparté*. – Il doit bien exister un moyen d'empêcher cette opérette !

MARIE-JULIENNE, *en aparté*. – Avec une galette non plus, d'ailleurs.

RASTAGNAC, *en aparté*. – Comment faire ? Comment faire ?

MARIE-JULIENNE, *en aparté*. – Qu'est-ce qu'on va manger ?

RASTAGNAC, *en aparté, à propos de Napoléon*. – Et puis l'autre andouille, là, qui danse, comme s'il n'était pas l'empereur, mais une marionnette de Guignol !

MARIE-JULIENNE, *en aparté*. – Parce que bon, hein !

RASTAGNAC, *en aparté*. – Ah, mais oui, je sais ! Ah, je suis démoniaque ! Ha ha ha !

MARIE-JULIENNE, *en aparté*. – Il n'y a pas trente-six solutions. (*La musique prend fin.*) Ça sera de la galette à l'andouillette et puis c'est tout.

EUGÉNIE. – Mes amis, mes amis, à présent rendons-nous tous à l'audition.

TOUS, *sauf Marie-Julienne et Rastagnac.* – À l'audition! À l'audition!

Ils sortent, l'empereur le dernier.

MARIE-JULIENNE, *sortant à son tour.* – Parce que bon, hein!

RASTAGNAC, *à ses porteurs.* – Vous autres, là, vite! (*Les porteurs s'approchent. À Napoléon.*) Votre altesse, votre altesse!

NAPOLÉON, *revenant.* – Oui? Ah, c'est vous, monsieur le préfet. Vous êtes de retour. Que se passe-t-il? Rien de grave, j'espère, vous avez l'air aux cent coups.

RASTAGNAC. – Votre altesse, des nouvelles alarmantes!

NAPOLÉON. – Comment? Quoi?

RASTAGNAC. – On me signale à l'instant un régiment d'ours dans les parages!

NAPOLÉON. – Des ours?

RASTAGNAC. – Prussiens!

NAPOLÉON. – Ciel! C'est donc la guerre? Vite, il faut alerter l'armée et la faire donner. Courons sur le champ rejoindre l'impératrice et la mettre à l'abri.

RASTAGNAC. – Ah! Là-bas, votre altesse, regardez!

NAPOLÉON. – Comment? Quoi donc? Où?

RASTAGNAC. – Là-bas! Un ursus germanus! Il est là, il fond sur vous! Cachez-vous, votre altesse, tenez, là, sous mon manteau!

Rastagnac couvre la tête de Napoléon de son manteau.

NAPOLÉON. – Hein? Comment? Qu'est-ce? Où suis-je?

RASTAGNAC. – Plus un geste! L'ours d'outre-Rhin détecte les mouvements! Plus un bruit! Je vous mène en lieu sûr.

NAPOLÉON. – Où suis-je? Ah, monsieur le préfet!

RASTAGNAC. – Il s'approche, votre altesse, il s'approche! Ah, le voilà! Ach! Ach! Gut, gut! Schwur und Schnaps und Brot! Und schnell, Kaiser, gut, ach gut, ach gut! (*Aux porteurs.*) Par ici, bande de mollusques hémiplegiques! (*À Napoléon.*) Il est là! Je vous défends, votre altesse! (*Frappant Napoléon.*) Gretchen! Utte! Utte!

NAPOLÉON. – Ah! La brute! Ma tête tourne! Où suis-je? Qui suis-je?

RASTAGNAC. – En voilà d'autres, votre altesse, ils arrivent de partout, la bave aux lèvres et le poil dru, ils nous envahissent! Ah, je suis débordé! Tiens, répugnant Prussien, prends ce poing d'airain dans ton museau porcin, jamais, vous m'entendez, jamais, je ne vous laisserai toucher l'empereur de la France de vos grosses pattes néo-gothiques! (*Frappant Napoléon.*) Ach! Ach! Glockenspiel, raus, verboten! Ah, le vil doryphore! Il vous a... Ah, il me... Par Dieu, l'ogre de Prusse s'empare de moi! Je ne puis résister à sa poigne bavaroise! Je dois céder! Je cède! Votre altesse! Votre altesse! (*Par gestes, il indique aux porteurs d'emmener l'empereur en lieu sûr.*) Teufel! Willkommen! Schwarze brot!

NAPOLÉON. – À moi, Rastagnac! À moi l'armée! À moi le peuple!

RASTAGNAC, *une fois les porteurs et Napoléon sortis.* – Auf wiedersehen! Ha ha ha! Ha ha ha! Je m'en vais lui faire passer l'envie de chanter, moi, à cet empereur d'opérette! Quand il sera sorti de ma cave, convaincu d'être victime de la barbarie prussienne,

il aura tout oublié de cette histoire de Surmelin et je pourrai continuer de vendre l'eau de la vallée tout à mon aise ! Ha ha ha !
Ha ha ha !

Rastagnac sort. Rideau.

